John Carter Brown.

Vol.

Examples 101.

2d Issue

RELATION
DE CE QVI S'EST PASSE' EN LA MISSION DES PERES de la Compagnie de IESVS, AV PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

Depuis l'Eté de l'Année 1652. iuſques à l'Eté de l'Année 1653.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.

Par le Superieur des Miſſions de la meſme Compagnie.

A PARIS,
Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne,
Et GABRIEL CRAMOISY, ruë S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. LIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

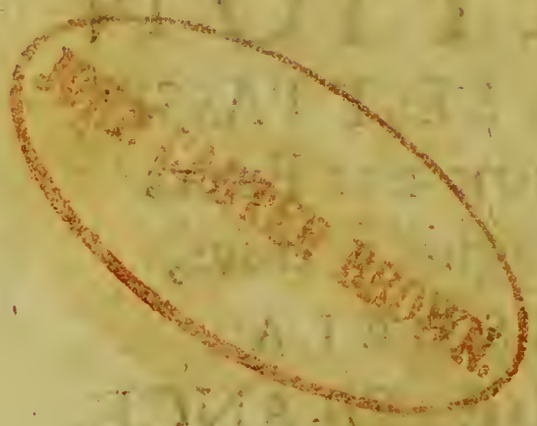


TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CE LIVRE.

Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Miſſion des Peres de la Compagnie de IESVS, *au Pays de la Nouuelle France, depuis l'Eté de l'année* 1652. *iuſques à l'année* 1653. page 1

CH. I. *D'vn vaiſſeau pris par les Anglois, & des memoires dont il eſt parlé en la lettre precedente.* 5

II. *De ce qui s'eſt paſſé à Montreal.* 10

III. *De ce qui s'eſt paſſé aux Trois Riuieres.* 22

IV. *De la priſe & de la deliurance du Pere Ioſeph Poncet.* 46

V. *De la Paix faite auec les Iroquois.* 88

VI. *De la Paix faite auec vne*

Table des Chapitres.

Nation qui habite du costé du Sud à l'égard de Quebec. 129

VII. *La Pauureté & les Richesses du Pays.* 146

VIII. *La porte fermée à l'Euangile, semble s'ouurir plus grande que iamais.* 153

CHAP. DERN. *Recueil tiré de diuerses Lettres apportées de la Nouuelle France.* 156

Fin de la Table des Chapitres.

RELATION

RELATION DE CE QVI S'EST PASSE' EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE de IESVS, au Pays de la Nouuelle France, depuis l'Eté de l'anné 1652. iusques à l'année 1653.

Lettre du Pere Superieur de la Mission, au Reuerend Pere Prouincial.

MON R. PERE,

Pax Christi.

Estant dans le dessein d'informer V. R. de l'estat de nos Missions en ce nouueau Monde; mon

eſprit s'eſt trouué partagé, entre la crainte & l'eſperance. La perfidie des Iroquois, que nous auons eſprouuée à nos d'eſpens, me fait peur: & les raions de bonté, que Dieu a fait éclater nouuellement ſur ces Contrées, banniſſant cette crainte, pour loger en ſa place vne douce eſperance. Si nos Ennemis ſont deloyaux, Dieu eſt tres-fidelle: s'ils ſont tres-mechans, & tres-cruels, Dieu eſt treſbon, & tres-doux: s'ils ont la penſée de nous perdre, Dieu à la volonté de nous ſauuer. Nous adorons ſa conduitte, & ſur nous & ſur nos Egliſes. Ie puis dire auec verité, que depuis dixhuit ans, que ie conſidere les reſſorts de ſa prouidence ſur nos petis trauaux, i'ay remarqué qu'il n'a iamais éloigné ſa veuë, ny ſes regards, de ceux qui prodiguent leurs vies pour ſon hon-

heur. Il nous a releuez en nous abbaiſſans ; il nous a fait trouuer la vie dedans la mort : & au point que la nuit d'vn profond deſeſpoir, ſe vouloit emparer de nos cœurs, il a fait naiſtre vn iour, qui donnera de l'etonnement iuſques dedans la France. Les choſes ſont encor ſi recentes, que nous pouuons dire, que nous craignons ſans craindre, & que nous eſperons contre toute eſperance. Nous enuoyons au Pere Paul le Ieune Procureur de nos Miſſions, les memoires de nos bonnes, & de nos mauuaiſes auantures, pour les preſenter à Voſtre Reuerence. Elle verra que nous auons beſoin plus que iamais de ſes prieres, & des ſecours de tous ceux qui prennent part à nos biens, & à nos maux : qui craignent dans nos craintes, & qui eſperent dedans

nos esperances. Vostre Reuerence se souuienne, s'il luy plaist à l'autel de ces pauures peuples & de toutes nos Missions, & en particulier de celuy qui luy est de cœur & par deuoir.

Mon Reuerend Pere,

A Quebec ce 29. d'Octobre 1653.

Tres-humble & tres-obeïssant seruiteur, en Nostre Seigneur.

FRANCOIS LE MERCIER.

CHAPITRE PREMIER.

D'vn vaisseau pris par les Anglois, & des memoires dont il est parlé en la lettre precedente.

LE Pere à qui on auoit confié ces memoires, ayant esté pris par les Anglois, le dix septiesme du mois de Decembre dernier passé: les soldats, qui s'estoient rendus maistres du vaisseau qui le portoit, le fouillerent, & le pillerent aussi bien que les autres; Ils luy rauirent sa petite Chapelle, en vn mot, ils luy osteront iusques à son Breuiaire, n'épargnans n'y Calice, ny Messel, ny ornemens sacerdotaux, non pas mesme vne méchante couuerture, dont il se seruoit les nuits,

assés froides, & assés longues. Ils ouurirent tous les paquets, deplierent tous les papiers, esperans trouuer quelques pieces dargent: mais se voyans frustrés de leurs esperances, ils en dechirerent vne partie, ietterent l'autre en la mer, ou bien sur le tillac du nauire, où tout le monde marchoit pesle-mesle, les vainqueurs & les vaincus, les humiliés, & les Insolens. Le pauure Pere ramassa doucement ce qu'il pût de lettres, de papiers, & de memoires. Les vns estoient en lambeaux, & les autres estoient sales, comme si on les eut retirés de la bouë. Les François les mieux vestus, furent depouillés tous nuds, pour estre couuers de vieux haillons: ils passoient les nuits sous le tillac, sans autre mattelas que les ordures, & les saletés causées par vn ramas de

Soldats, des Mattelots, & de Paſſagers: detrempées dans les eaux de la mer, qui entroient par les ſabores, & qui ſe couloient entre les deux ponts, pour ſeruir de lits, & de couuertures, a ces pauures vaincus. Enfin le nauire fut conduit à Pleymouth en Angleterre.

C'eſt icy, où nos François rencontrans quelques vaiſſeaux, & quelques Capitaines leurs compatriotes, tombés dans le meſme malheur, furent ſaiſis d'vne nouuelle douleur. A peine leur nauire fut-il entré dedans le port, qu'il ſe vit inueſty de tous coſtés, de batteaux, & de gondoles remplis de marchands, qui monterent auſſi toſt ſur le tillac, pour acheter des ſoldats, le pillage & le vol qu'ils venoient de commettre. Le Pere vit vendre a l'Encan ſon Breuiaire, celuy qui l'acheta, ne

demanda point s'il estoit a l'vsage de Rome, ou de quelque autre Dioceſe, la pieté de ces bonnes gens, eſt d'auoir de largent, & d'en tirer des choſes ſainctes, auſſi bien que des prophanes. Nos François voyoient mettre a l'enchere leurs petis meubles, & la plus part des paſſagers perdirent en vn iour, ce qu'ils auoyent gagné en pluſieurs années en la Nouuelle France. Quelques-vns d'entre eux diſoient que la perte de ce nauire, pouuoit monter à trois cent mille liures. Ie ne ſçay ſi cela eſt veritable, mais ie ſçay bien, qu'on voyoit dans vne miſerable rencontre, beaucoup de ioye, & beaucoup de triſteſſe: les vns baiſſoient la teſte, & les autres la leuoient auec aſſés de faſte, ſe reiouïſſans, *Sicut exultant victores captâ prædâ, quando diuidunt ſpo-*

lia. Comme des victorieux, lors qu'ils partagent leur proye, & leur butin.

Il ny a lieu au monde, excepté l'Enfer, où il ne se treuue, des gens de bien, ou des personnes de bon naturel. Quelques Anglois, s'approchans du Pere, luy firent vne petite aumosne. Il faut confesser que c'est vne chose bien rude, & bien facheuse, de faire, comme on dit, naufrage au port. Ce pauure Pere, & tous les passagers, & les matelots du mesme equipage, ayans souffert les fatigues de la mer, dans vn long voyage, n'estans pas loing de leur patrie, goustans par auance le repos, & la douceur, qu'ils attendoyent de la veuë, & de la communication de leurs parens & de leurs amis: se vïrent miserablement pris & enleués, par des

gens, qui ne portent pas le nom d'ennemis, mais qui en font toutes les actions. Dieu soit beny de tout, pour conclusion les Anglois ayans retenu quelques iours le Pere à Pleymonth, le firẽt passer au Havre de Grace, à la sollicitation de quelques Capitaines François, dont les vaisseaux auoyent esté pris, & conduits dans ce mesme port. Voila comme nous auons receu les fragmens des memoires, qu'on nous enuoyoit.

Chapitre II.

De ce qui s'est passé a Montreal.

LE secours extraordinaire, qu'on a enuoyé en cette habitation, au dernier embarque-

ment ; a donné de la ioye, non seulement aux François, qui y font leur demeure : mais encor à tout le païs. Quelques personnes de merite, & de vertu, qui ayment mieux estre connuës de Dieu, que des hommes : ayans donné dequoy leuer vne bonne escouade d'ouuriers, semblables a ceux qui rebatissoient iadis le Temple de Ieruſalem, manians la truelle d'vne main, & l'épée de l'autre : on a fait passer a Montreal, plus d'vne centaine de braues Artisans ; tous sçauans dans les métiers qu'ils professent, & tous gens de cœur pour la guerre. Dieu benisse au centuple, ceux qui ont commancé cet ouurage, & leur donne la gloire d'vne sainte perseuerance, pour la mettre à chef.

Les Peres de nostre Compa-

gnie, qui ſont en cette habitation, voyans que les Iroquois la muguetoient inceſſamment, faiſans des courſes dedans l'Iſle: dreſſans à toute heure des embuſcades: tenans nos François ſi étroitement aſſiegés, qu'on n'oſoit tant ſoit peu s'ecarter, ſans vn danger euident de perdre la vie; comme il arriua a vn pauure miſerable, qui pour n'auoir pas ſuiuy les ordres, qu'on luy auoit donnés: tomba malheureuſement dans les armes de ces chaſſeurs d'hommes. Nos Peres dy-ie voyans ces dangers ſi preſſans, porterent nos François à auoir recours à la ſainte Vierge par quelque deuotion extraordinaire. On fit des ieuſnes, des aumoſnes, on inſtitua les oraiſons de quarante heures, on offrit pluſieurs communions en ſon honneur, bref on

fit vn vœu ſolemnel de celebrer publiquement la feſte de ſa preſentation, demandant à Dieu par l'entremiſe de cette Mere des bontés, ou qu'il arrêtaſt la fureur de ces ennemis, ou qu'il les exterminaſt, s'il preuoyoit, qu'ils ne ſe vouluſſent pas conuertir, ny rendre à la raiſon; Choſe étrange, & tres-remarquable, les Iroquois depuis ce temps-là, non ſeulement n'ont eu aucun auantage deſſus nous, mais ils ont perdu beaucoup de leur monde, dans leurs attaques, & Dieu à la parfin, les a ſi fortement touchés, qu'ils ont demandé la paix.

La protection de cette Reyne des hommes & des Anges parut dans vn certain rencontre, d'vne façon toute particuliere. Vingt ſix François, ſe trouuans renfermés au milieu de deux cent Iro-

quois, deuoyent perdre la vie, ſans le ſecours de cette Princeſſe. Ces Barbares, firent vne decharge ſur eux, d'vn lieu fort proche; Ils tirerent deux cent coups ſans tuer ny bleſſer pas vn des noſtres. Ce n'eſt pas qu'ils ne manient tres-bien leurs armes; mais c'eſt que Dieu vouloit, en cét attaque, verifier le prouerbe, qui dit que ce que Dieu garde eſt bien gardé. Le Fils de Marie ne refuſe rien à ſa ſainte Mere. Il écarta les bales des ennemis, & dirigea ſi bien celles des François, qu'ils renuerſerent quantité des Aſſiegeans, & myrent en fuitte ceux qui rechapperent de la mort, ou des bleſſures notables. I'ay leu dans vne lettre, que les chemins par ou ils paſſerent en s'enfuyans, furent troutés, tous couuers de leur ſang; & qu'aſſés long-temps apres leur de-

part, les chiens rapportoient des lambeaux de corps humains en l'habitation des François.

Il ne s'eſt paſſé aucun mois de l'année, diſent les memoires qui ſont venus iuſques a nous, que ces Chaſſeurs ne nous ayent viſités a la ſourdine, tachans de nous ſurprendre; mais enfin le vingt ſixieſme de Iuin, il en parut ſoyxante, de ceux qui ſont nommés par les Hurons, Onnontaeronnons, demandans de loing vn ſauf conduit pour quelques vns d'entre eux: crians qu'ils eſtoient enuoyés de la part de toute leur Nation, pour ſçauoir ſi les François auroient le cœur diſpoſé à la paix.

C'eſt choſe eſtrange, combien ces Infideles, ſe fient en nos paroles, quoy qu'ils n'ignorent pas, qu'ils nous ayent trahis,

quasi autant de fois, qu'ils ont traité auec nous : & qu'ils meritent en suitte, le reciproque. Nos François auoient bien dessein de leur rendre le change faisans main basse de ces deloyaux, & de ces perfides : mais quand ils les virent auancer sans armes, & sans deffence, cette franchise amolit leur cœur, & leur fit croire, que Dieu auoit exaucé les prieres qu'ils luy auoient presentées, par les mains de la saincte Vierge, a laquelle ils auoyent demandé du secours, contre vn ennemy si traistre & si puissant.

Quand ils furent entrés dans le Fort de nos François, & qu'ils eurent exposé les pensées, & les desirs de leur Nation : on ne parla plus que de confiance, de paix, & de bien veillance, vous eussiés dit que iamais on ne s'estoit fait la

guerre,

guerre, & qu'on n'estoit pas en disposition, de iamais la recommancer. Nos François neantmoins estoient toujours sous leurs armes, & tous prests de combattre, quoy que ces bonnes gens fussent parmy eux, sans verge ny baston, se contentans de la seule parole qu'on leur auoit donnée, pour toute leur deffence.

On les traita auec amour, on receu leurs presens, & on leur en fit de reciproques, & apres vne reiouïssance publique, de part & dautre : ils s'en retournerent en leur pays, rauis de ioye, d'auoir trouué des esprits, & des cœurs amateurs de la paix. Ie trouue dans quelques memoires, qu'ils donnerent parole, qu'on auroit bien-tost de leurs nouuelles, & on nous a mandé, que quelques

vns de cette Nation, ſont deſcendus à Quebec auec des preſens, comme il ſe verra au Chapitre cinquieſme, où il eſt parlé de la paix. Pour ceux dont nous parlons preſentement, on nous dit, qu'en paſſant, à leur retour, par le Bourg d'Onneiout, ils deplierent deuant les Habitans de cette Bourgade, les preſens qu'on leur auoit faits a Montreal, racomptans mille biens des François: ce ſont, diſoyent-ils, des Demons quand on les attaque : mais les plus doux, les plus courtois, & les plus affables, qui ſoyent au monde, quand on les traite d'amis : ils proteſterent, qu'ils alloient tout de bon, contracter vne etroitte alliance auec eux.

Les Onneichronnons voulurent eſtre de la partie. Ils delegue-rent quelque temps apres vne

Ambaſſade à Montreal, auec vn grand colier de porcelaine ; qui témoignoit, que toute leur Nation, vouloit entrer dans le traité de paix ; que les Onnontaeronnons auoient commancé auec les François. Et pour donner quelque marque, de la fidelité de leur parole, ils nous donnerent auis, que ſix cent Iroquois Anniehronnons, eſtoient partis de leur païs, à deſſein d'enleuer le Bourg des François, baſty aux trois Riuieres: ce qui s'eſt trouué veritable. Il faut confeſſer, que Dieu eſt vn grand ouurier, & qu'il fait en vn iour, pour les hommes, ce que les hommes n'oſeroient quaſi eſperer en trente ans. Ie dirois quaſi volontiers, dans ce changement de l'eſprit des Iroquois, ce que diſoient deux Algonquins, il y a quelques années, leur canot

ayant eſté briſé au milieu du grand fleuue, ils ſe ietterent ſur vne glace flottante, & voyans qu'ils s'alloyent perdre ſans reſource, ils firent vne petite priere à Dieu, quoy qu'ils ne fuſſent pas encor Chreſtiens: Ils ne l'auoyent pas quaſi commancée, que cette glace, quittant le courrant, qui l'emportoit, trauerſa droit aux riues de ce grand fleuue, où s'eſtant doucement arreſtée, ils ſe ietterent incontinent en lieu de ſaueté; & à meſme temps, cette glace qui leur auoit ſeruy de batteau, fut fracaſſée deuant leurs yeux par d'autres glaces. Eux ſurpris de ce miracle, ne dirent autre choſe, pour action de grace, que ces paroles: En verité, il a eu bien-toſt fait; nous n'auions pas encor acheué, le dernier mot de nos prieres, qu'il nous a deliurés

du naufrage. Disons le mesme a l'egard des Iroquois. Ils estoient remplis de rage & de fureur : on prie, on Ieusne, on à recours à la Saincte Vierge, & à son cher Epoux Saint Ioseph, tant à Quebec, quaux trois Riuieres & à Montreal, & ces Barbares sont changés en vn moment. En verité Dieu à eu bien-tost fait, c'est vn grand ouurier, *Soli Deo honor & gloria*, c'est à luy seul, que ce grand changement doit estre attribué.

Quelque temps apres le changement, & le pourparler de ces deux Nations, vne trouppe d'Iroquois Anniehronnons, s'estant iettée dans l'Isle de Montreal, pour molester les François à leur ordinaire, vne braue escouade de Hurons Chrestiens suruenant la dessus, decouurit leur pistes, & donna la chasse à ces chasseurs, si

viuement, le propre iour de l'Assomption de la Sainte Vierge, qu'ils prierent le Capitaine de ces Courreurs, & quatre des principaux de sa suitte, mettant le reste en deroute. Cette prise a bien seruy à la paix generalle de tous ces peuples, comme nous verrons cy-apres.

CHAPITRE III.

De ce qui s'est passé aux trois Riuieres.

IE suiuray, quasi de mot à mot, ce qui est couché dans quelques lettres venuës de cette Bourgade. Le Capitaine Aontarisati, dit l'vne de ces lettres, que nos Sauuages prirent l'année passée, fut si fort regretté de tous les cantons des Iroquois d'enbas ses compatriotes, qu'aussitost que la

nouuelle de sa mort leur en fut portée, il se fit vne ligue generale, & vne resolution, de tirer vne sanglante, & vne cruelle vengeance de cette mort. Le massacre de Monsieur du Plessis nostre Gouuerneur, & de quantité des principaux de nostre Bourg, n'assouuit point leur rage : les tourmens horribles, qu'ils firent souffrir à tous leurs prisonniers, tant François que Sauuages, n'eteignirent point le feu de leur colere. Ils firent vn edit dans tous leur pays, qu'on ne donneroit plus la vie à aucun Huron pris en guerre : ce qu'ils executerent en suitte, sur quelques miserables qui tomberent entre leurs mains. Tout cela leur parut peu de chose : il falloit pour les consoler dans la perte d'vn si grand homme en leur idée, enleuer la Bourgade des

trois Riuieres, & mettre à feu & à ſang tous les François, & tous les Sauuages qu'ils y rencontreroient.

Pour l'execution de ce deſſein, vne petite armée d'Anniehronnõs vint prendre ſon quartier d'Hyuer, à trois lieuës ou enuiron de noſtre Bourgade, dans le fond des bois ; croyant nous ſurprendre, lors que les grandes neiges, & les grands froids, nous feroyent plutoſt penſer au repos, qu'a la guerre : mais Dieu qui ne vouloit pas, nous donner en proye à ces loups rauiſſans, nous fit decouurir les piſtes de leurs eſpions, qui s'eſtoient auancés iuſques à vne lieuë proche de noſtre Bourg. Cela nous mit dans la deffenſiue. On fortifia nos Baſtions, & nos Courtines, on redoubla les gardes, & les ſentinelles : bref on ſe

tint si bien à couuert, que ces Ennemis, dont nous ne sçauions pas le nombre, ne trouuans plus de chasse, aux enuirons du fort qu'ils auoient dressé, furent contrains de secarter, & d'aller chercher des viures, en leur pays, mais ils n'y firent pas vn bien long sejour.

Si tost que la riuiere fut libre, on ne vit de tous costés, que de petites bandes de courreurs, qui tachoient de surprendre quelque chasseur, ou quelque Laboureur, & ietter ceux qui les voudroient sauuer, dans leurs embuscades. Nos Sauuages se voyans si reserrés, & si souuent harcelés, prirent courage, aymans mieux mourir en combattans, que d'estre surpris, comme il arriuoit par fois à quelque François, ou à quelques vns de leurs compatriotes. Ils se resolurent d'arrester l'insolence

de ces Trasons, qui nous venoient brauer, quasi iusques à nos portes. Dieu leur a donné benediction; car quoy qu'ils fussent en petit nombre, ils ont souuent poursuiuy d'assés grosses troupes: les contraignans de quitter leurs armes, leurs batteaux & leur bagage, pour se sauuer dans les bois.

Le neufuiéme de May, vn petit canot Algonquin ayant apperceu vne embuscade, cachée à labry des Isles des trois Riuieres, s'enfuit à forces de rames, non pour euiter le combat, mais pour mettre a terre en vn cap, où il y auoit des François retranchés, vne femme qui estoit dans leur petit batteau, si tost quelle fut en assurance, ils tournent visage vers les ennemis, qui les poursuiuoient, ils n'estoient que trois

hommes dans cette petite gondole, & les Iroquois rempliſſoient trois de leurs grands canots. Quand ces Iroquois virent la reſolutiõ de nos trois guerriérs qui tachoient de les aborder, ils furẽt ſi ſurpris, & ſi étõnés, qu'ils ſe mirẽt en fuitte; croyans que d'autres les pourroient pourſuiure puis qu'ils eſtoient decouuerts.

Le treiſiéme du meſme mois, Monſieur de Lauſon Gouuerneur pour ſa Maieſté dans tout le pays, venant viſiter noſtre Bourgade: il arriua, qu'a meſme temps qu'on tiroit le canon par honneur, pour le ſaluer, que quattre ou cinq Laboureurs, qui tenoient le manche de leurs charuës, dans la campagne voyſine, furent inueſtis par vne trouppe d'Iroquois, qui en tuerent deux. Nos Sauuages les pourſuiuirent, mais vn peu trop

tard: ils trouuerent ſeulement le bagage de ces voleurs, qu'ils auoient abandonné, pour courir plus legerement, & pour ſe mettre plutoſt hors des dangers d'eſtre attrapés.

Le vingt-huitiéme, ces Chaſſeurs ayans tué vn petit enfant François, quaſi à la portée du fuſil de nos habitations, le canonier, voiant qu'il ny auoit perſonne pour les pourſuiure, mit le feu à vne piece de canon, pour donner le ſignal: mais le canon creua, & rompit vne iambe à ce pauure homme, qui mourut peu de iours apres de ſa bleſſure.

Le trentiéme, cette meſme bande ſurprit vn ieune Huron, que quelques Laboureurs auoient mis en ſentinelle, ſur le bord du bois, pendant qu'ils trauailloient à la terre. Ils le menerent dans vn

fond, enuiron à demië lieuë de la Bourgade: où ils le firent asseoir, pour luy demander en quelle posture nous estions, & pour apprendre l'estat de nos affaires. Ce bon garçon fut adroit, il leur parla en sorte que ces brigands, ne croyans point qu'on les deût suiure s'arresterent vn peu trop long-temps en ce lieu pour leur bien, car nos Hurons suruenans, non seulement leur firent lacher leur proye, mais ils en prirent encor quelques-vns deux prisonniers, qu'ils ramenerent au fort. Ie ferois trop long, si ie voulois rapporter toutes les attaques, les poursuittes, & les prises qui se sont faites depart & d'autre és enuirons de cette Bourgade, venons au siege qu'ils ont fait à leur mode.

Quoy que les Sauuages ne

plantent pas des ſieges à la façon des Europeans, ils ne manquent pas neanmoins de conduitte dedans leurs guerres: en voicy vne preuue. Les Iroquois Anniehronnons, ayans deſſein d'enleuer la Bourgade des trois Riuieres, plutoſt par ſurpriſe, que par force, ils enuoyerent premierement, autant que ie peux conjecturer, quelques petites trouppes detachées de leur gros, à Montreal, & vers Quebec: afin d'occuper nos François, & leur oſter l'enuie, aux vns de deſcendre aux trois Riuieres, & aux autres dy monter; & par ce moyen empeſcher le ſecours, qu'on auroit peu donner à la place qu'ils vouloyent prendre.

Cela fait, ils ſe vinrent cacher iuſques au nombre de cinq cent, dans vne ance fort voyſine du

Bourg des trois Riuieres: la pointe qui forme cette ance, les couuroit en ſorte, qu'on ne les pouuoit apperceuoir. La nuit venuë, ils ſe diuiſerent en trois bandes; ils enuoierent vn canot de dix hommes, dans de petites Iſles qui ſont toutes voiſines du fort, & du Bourg des trois Riuieres, & ils firẽt paſſer onze canots, au dela du grand fleuue vis à vis de ce fort. Le reſte ſe cacha dans les bois derriere noſtre Bourgade, voicy leur penſée dans cette conduitte.

Comme ils voyoient des bleds d'inde plantés dans ces petites Iſles, ils creurent, que ceux à qui ces bleds appartenoient, viendroient du matin trauailler à leur champs, comme c'eſt la couſtume, & que ces dix hommes, qui eſtoient en embuſcade, pren-

droient quelqu'vn, qu'ils emmeneroient dans leur petit batteau, paſſant deuant le fort, afin de porter les François à les pourſuiure; & alors les onze canots, qui eſtoient cachés à l'autre riue du fleuue, viendroient au ſecours, & en ſuitte, ils s'imaginoient que les François s'eſchauffans ſortiroient de leur Bourg, & ſe viendroient ietter à la foule ſur les bords de ce grand fleuue, partie pour s'embarquer, & deffaire ces douze canots: partie pour voir ce combat: & pendant que les vns & les autres, ſeroient occupés à voir, & à combattre, le gros qui eſtoit caché derrier la Bourgade, la deuoit facilemẽt ſurprendre, eſtant depourueuë de la plus part de ſes Habitans. Mais la choſe ne reuſſit pas comme ils pretendoient: car nos Sauuages, à qui ces bleds

appartenoient

appartenoient, ne s'éloignerent point de leurs cabanes ce iour là, qui estoit le vingtiéme d'Aouſt, & ainſi perſonne ne branſla : eux demeurans cachés, & nous dans l'ignorance, que nous euſſions de ſi mauuais voiſins.

Le lendemain quelques beſtiaux s'eſtans egarés, les Habitans François prierent des Sauuages de les aller chercher dans les bois, ou ſur les riues du grand fleuue : ceux qui ſe mirent en deuoir d'executer cette commiſſion, retournerent bien-toſt ſur leurs pas, diſans qu'ils auoient veu les piſtes d'vn grand nombre de perſonnes, & que l'ennemy n'eſtoit pas loing. A meſme temps quelques moiſſonneurs quittans leur ouurage, coururent vers la Bourgade, aſſeurans qu'ils auoient veus de nouueaux

visages, des gens vestus d'vne façon extraordinaire, qui se tenoient à couuert dans les bois. On enuoya des espions qui n'ayans rien rencontré, on fit passer ces auis pour des craintes mal fondées, ou pour des terreurs paniques.

Le vingt-deuxiesme du mesme mois, on retourna au trauail des moissons, & pour assurer les moissonneurs, on posa quelques sentinelles à l'orée des bois. Les Iroquois impatiens, coururent sur l'vne de ces sentinelles pour sçauoir l'estat de nostre habitation. Cét homme gagne au pied, mais ils l'attraperent, & luy donnerent deux ou trois coups de masse, ou de hache sur la teste, qui l'offencerent beaucoup, mais ces coups ne furent pas mortels. On ne douta plus pour lors, que les enne-

mis ne fussent en campagne, ou plustost dans les forets.

Le vingt-troisiéme ils parurent sur l'eau, aussi bien que sur la terre. Le canot qui s'estoit caché dedans les Isles, dont i'ay fait mention, voyant que personne ne paroissoit, quitte son poste pour trauerser la riuiere, & pour s'aller ioindre à ces onze batteaux que l'ennemy auoit mis en embuscade sur l'autre riue. On luy donna la chasse, non tant pour le combattre, que pour découurir par son moyen, si les ennemis estoient en grand nombre. Mais comme on ne le pût attraper, le Capitaine du fort enuoya vne chalouppe armée de bons hommes au haut du fleuue.

Ecoutons le parler, i'ay tiré ce qui suit de la copie de l'vne de ses lettres. A peine nos gens étoient-

ils eloignés d'vn quart de lieuë du fort, qu'ils apperceurent vn grand nombre de canots, echoüés dans vne ance : ils déchargent deſſus leurs armes à feu, & auſſi-toſt reprennent leur route vers le fort. Le Tambour, à qui i'auois commandé de donner quelques coups de baguettes ſur ſa caiſe, en cas que la chalouppe eut découuert l'ennemy, me rapella dans le fort ; comme i'en approchois, ie vy vn grand nombre d'Iroquois, courans à bride abbatuë, comme on dit, a trauers les champs, faiſant mine de venir attaquer la Bourgade. Ie crie aux armes : ie fay fermer les portes, & rouler deux pieces de canon, que i'auois diſpoſé pour ce ſujet. Ces Barbares au bruit de ce tonnerre, ſe iettent ſur des beſtiaux qui paſſoient proche du Bourg, ils les

pouſſent dans le bois, & les ayans maſſacrés, ils courent ſur les riues du grand fleuue, déchargeans leurs fuſils ſur noſtre chalouppe, qui ſe vit aſſaillie de tous coſtés: car les onze ou douze canots, dont nous auons parlé, vinrent fondre ſur elle, la voulant contraindre de s'approcher de la terre pour eſtre battuë, & par eau & par terre. On fit feu de tous coſtés: l'air fut bien-toſt remply de flammes & de fumée. Ie fit tirer plus de vingt coups de canon en vn quart d'heure, qui n'eurent autre effet, pour ce que nos boulets n'eſtoient pas de calibre, que de faire retirer l'ennemy, & donner paſſage à noſtre chalouppe, qui ſe defendit vaillamment, & auec vn bon-heur: car nos gens tirerent & bleſſerent quelques Iroquois, & pas vn deux ne receut aucun dommage.

Ces demis Demons voyans qu'ils auoient eſté maltraités, allerent décharger leur colere ſur nos bleds d'Indes, & ſur nos bleds François. Ils couppoient tout ce qu'ils pouuoient rencontrer, bruſlans les charruës, & les charettes laiſſées en la campagne, pour mettre le feu dans les tas de pois, & de bled qu'ils ramaſſoient : ils mirent le feu en quelques maiſons écartées, tuerent les beſtiaux des Peres, qu'on n'auoit peu retirer aſſés toſt : en vn mot, on eut dit qu'ils eſtoient enragez, tant ils faiſoient paroiſtre de fureur.

Ie fi rouler vn canon, ſur vn platon, & ie le fi tirer deſſus eux ; les Sauuages s'auancerent, faiſant quelques eſcarmouches, & dans ces petits combats vn de nos Algonquins receut vn coup de fuſil

au genoüil, & nous bleſſaſmes, & tuaſmes quelques Iroquois.

Enfin ces Barbares ſe retirerent faiſant mine d'auoir aſſoupy leur rage, & leur vengeance : mais à deſſein de s'approcher la nuit de la Bourgade pour y mettre le feu, n'eſtant enuironnée en pluſieurs endroits que de gros arbres. Nous fuſmes ſous les armes tant que la nuit dura, ie redoublay les ſentinelles : le Trompette, & le Tambour ioüerent quaſi toûjours au fort. On n'entendoit par tout que ces paroles, qui va là : la Redoute tira pluſieurs coups d'arquebuſe, ſi bien que l'ennemy qui faiſoit ſes approches, épouuanté par ces bruits, deſeſpera de nous pouuoir ny prendre, ny ſurprendre.

Pendant cette nuit, arriua vn canot Algonquin qui venoit de la chaſſe, & qui fut bien eſtonné de

se voir sain & sauue au milieu de tant de dangers. Il arriua aussi vn canot François, qui nous dit que le Pere Poncet auoit esté pris au Cap rouge, és enuirons de Quebec; & qu'vne escoüade de quelques François & quelques Sauuages Chrestiens bien resolus, poursuiuoient ceux qui l'auoient enleué : mais le rencontre des Iroquois, qui nous tenoient comme assiegés, leur fit changer de dessein. Dieu nous enuoioit ce renfort, qui releuant nostre courage, affoiblit autant le cœur de nos Ennemis.

Le lendemain vingt-quatriéme d'Aouſt, ils se répandirent vne autre fois dans nos petites campagnes, recommençans leurs degats, nostre canon les empescha bien de s'approcher de trop prés, mais il n'arresta point nos Hu-

rons, qui ayans vne passion de sçauoir des nouuelles de leurs parens, & de leurs amis, pris autrefois en guerre, & deuenus Iroquois, s'approcherent doucement des Ennemis pour leur parler. S'estans reconnus les vns les autres, la confiance se glissa petit à petit de part & d'autre, si bien qu'en peu de temps, ce ne furent plus que conferences, & qu'entretiens d'Iroquois auec les Hurons : cela continua quelques iours en sorte qu'on eut dit, que iamais on ne s'estoit battu. Nous faisions bonne garde de nostre costé, chacun demeurant en son poste, & sous les armes. Quelques Hurons du party Ennemy, se vinrent rendre à nous. Comme on vid ces grands pourparlers, & qu'on ne doutoit point que les Ennemis ne cherchassent l'occa-

sion de nous surprendre, il fut proposé en la maison de Ville, si on les tromperoit eux mesmes: mais il ne fut pas iugé à propos, pour plusieurs raisons.

Enfin on en vint iusques là, que les Ennemis s'approchoient de nous sans armes, ils nous firent mesme des presens à diuerses fois, protestans qu'ils n'auoient plus d'amertume, ny de venin dedans le cœur. Vn Huron Iroquisé s'estant glissé parmy nos gens, emmena au camp Ennemy vne sienne fille, qu'il rencontra parmy nous, & luy & les Iroquois apprirent beaucoup de choses de sa bouche, bonnes & mauuaises. Elle leur dit, qu'il nous estoit venu quelque secours, qu'vne compagnie de Hurons auoit pris des Iroquois à Montreal, & qu'on attendoit de iour à autre, les vi-

ctorieux, & les vaincus. Cela fut cauſe de leur retardement : car dans les preſens que nous nous eſtions faits les vns aux autres, ils nous auoient donné parole, qu'ils s'en retourneroient bien-toſt en leur pays, mais ils voulurent attendre le retour de ces Hurons, qui amenoient de leurs gens priſonniers. Dans cette treve ou attente, ils parlerent de rendre priſonniers pour priſonniers, ils promirent de ramener le Pere Poncet, & le François qui auoit eſté pris auec luy.

Le trentieſme du mois d'Aouſt, les Hurons retournans de Montreal, auec leurs priſonniers Iroquois Anniehronnons, tomberent non pas tous, mais en partie entre les mains des Ennemis qui les attendoient. Nous dirons au Chapitre de la paix comme tout

ſe paſſa entre les Iroquois pris par les Hurons : il y auoit vn Capitaine de conſideration, il parla fortement à ſes compatriotes, qu'il trouua deſia tous diſpoſés à la paix, pouſſés par vn eſprit plus ſecret, que celuy qui anime les hommes.

Ils enuoyerent promptement deux canots en leur pays, pour empeſcher qu'on ne fit aucun mal au Pere, & à ſon compagnon, ſi on les trouuoit encor en vie : & apres auoir renuoyé les Hurons en noſtre fort, les principaux d'entre eux nous venoient viſiter, entrans & couchans en noſtre Bourgade auec autant de témoignage d'aſſeurance, que s'ils 'euſſent eſté nos plus fideles, & plus conſtans amis. Bref ils nous ont laiſſé quatre ou cinq de leurs gens en oſtage, proteſtans qu'ils ra-

meneroient le Pere dans peu de iours, & qu'ils viendroient traiter la paix auec nous, mais vne paix veritable & du fond du cœur: voila vn abregé de deux lettres venuës des Trois Riuieres, où ces choſes ſuſdites ſe ſont paſſées, ce qui ſuit eſt tiré d'vne troiſiéme qui a eſté eſcrite par vn Pere de noſtre Compagnie.

Nous attendons de iour à autre le reſultat d'vn Conſeil, ou d'vne aſſemblée generale, que tiennent nos Ennemis en leur pays, ſur la propoſition de la paix qu'ils nous ont faite eux-meſmes, apres mille actes d'hoſtilité, & mille efforts de prendre noſtre Bourgade des Trois Riuieres. Ils ont eſté fideles dans la treve de quarante iours, qu'ils nous auoient accordées: car ils n'ont point paru du tout pendant ce temps-là, &

nous auons marché sur terre, & vogué sur les eaux, sans aucun mauuais rencontre. I'adjousteray pour conclusion de ce Chapitre, que les Onnontaeronnons descendans à Quebec pour traiter de la paix, les Anniehronnons, dont nous venons de parler, deleguerent quelques-vns d'entr'eux pour entrer dans ce mesme traité, comme il sera remarqué dans le Chapitre de la paix.

CHAPITRE IV.

De la prise & de la deliurance du Pere Ioseph Poncet.

LEs Iroquois ayans massacrez au mois de Iuin quelques François au Cap rouge, lieu éloigné de trois lieuës ou enuiron du fort de Quebec, surprirent au

meſme endroit le vingtieſme du mois d'Aouſt dernier paſſé le P. Ioſeph Poncet ; & vn François nommé Maturin Franchetot. Ce bon Pere, voyant qu'vne pauure vefue Françoiſe auoit du grain ſur la terre, & qu'elle manquoit de bras pour le ramaſſer, s'en alloit en ce quartier là, chercher quelques bonnes perſonnes, qui la vouluſſent aider à faire ſa petite recolte. Il venoit de parler au François que ie viés de nommer, quelques Iroquois ſortans de la foreſt voiſine, où ils eſtoient cachez en embuſcade, ſe jetterent ſur eux ſeparément, & à l'improuiſte, & les entraiſnerent. On a commandé au Pere à ſon retour, de coucher ſur le papier ſa priſe, & toutes les auantures, il a obey auec repugnance, ſouhaittant que ſes Croix ne fuſſent connuës

que du Roy des crucifiés : mais vne partie de ſes memoires a eſté dechirée par les Anglois. Nous ſuiurons dans ce Chapitre ce qui eſt venu entre nos mains, apres auoir rapporté deux ou trois petits mots d'vne lettre eſcrite ſur ce ſujet.

Si toſt que la nouuelle fut apportée à Quebec, que les Iroquois auoient enleué le P. Poncet, comme il eſtoit aimé de tout le monde, non ſeulement on en conceut vne triſteſſe generale: mais trente ou quarante François, & quelques Sauuages Chreſtiens, prirent vne forte reſolution de le retirer des mains de ces Barbares, quoy qu'il leur en couſtaſt. Ils monterent en canot le lendemain de ſa priſe, à deſſein de preuenir l'Ennemy, l'allant attendre en quelque endroit où il deuoit

paſſer,

passer, pour le surprendre au passage. On fait icy tant de prieres, en public & en particulier, depuis leur depart, que ie ne puis penser autre chose, ou que Dieu nous le rendra, ou que par son moyen, il donnera la paix au dedans, & au dehors de ce pauure païs. Et plus bas dás la mesme lettre, le P. Poncet fut pris le vingtiéme d'Aoust sur le soir, le vingt-vniéme, nos coureurs le suiuirent sur la nuit, & voila, que le vingt-sixiéme, l'vn des canots qui estoient allés donner la chasse aux voleurs, qui l'emmennent, nous rapporte nouuelle, que ces coureurs se sont arrestés aux Trois Riuieres, pour secourir la Bourgade, infestée par cinq cens Iroquois, qui la tiennent bouclée, rodans aux enuirons de tous costés. Ceux qui sont retournez dans ce canot, nous

disent qu'ils ont trouué proche l'Isle de sainct Eloy, deux visages crayonnez auec du charbon, sur vn arbre, dont on auoit enleué l'écorce, & les noms du Pere Poncet, & de Mathurin Franchetot, écrits au dessous de ces deux visages. De plus, qu'ils ont remontré au mesme endroit, vn liure dans lequel estoit escrit le sens de ces paroles : Six Hurons Iroquisez, & quatre Anniehronnons, emmennent le P. Poncet, & Mathurin Franchetot, ils ne nous ont encore fait aucun mal. C'est leur coustume de traiter doucement leurs prisonniers, tant qu'ils sont encor dans la crainte d'estre attrappez. Voila ce qui m'a esté recrit sur la prise de ce bon Pere. Venons maintenant aux lambeaux de ses memoires, dont ie feray vn petit abbregé.

Nous arriuaſmes, dit-il, à vne Riuiere fort rapide, où l'armée qui eſtoit allée aux Trois Riuieres auoit campé. Le Barbare qui m'auoit pris au Cap rouge, m'oſta le Reliquaire que ie portois au col, & le pendit au ſien : comme il couroit, certain iour dãs les bois, ce Reliquaire s'ouurit, & toutes les Reliques furent perduës, il ne reſta dans la petite boëte de cuiure, qui compoſoit ce Reliquaire, qu'vn petit papier, ſur lequel i'auois eſcry de mon propre ſang, comme i'eſtois encore au païs des Hurons, les noms de nos Peres martyriſez en l'Amerique, & vne petite Oraiſon, par laquelle ie demandois à Noſtre Seigneur, vne mort violente pour ſon ſeruice, & la grace d'y répandre tout mon ſang. De ſorte, qu'ayant adroitement retiré ce papier,

d'entre les mains de ce Barbare, ie voyois ſans ceſſe deuant mes yeux, la ſentence de ma mort, écrite de mon propre ſang, ſi bien que ie ne m'en pouuois dedire. I'auois neantmoins vne penſée, que ces grandes ames, & ces braues courages, qui m'auoient precedez en ce combat, auoient eſté effectiuement immolez, comme ayans des vertus veritables, & que moy qui n'en auois que les ombres, & la figure, ne ſerois crucifié qu'en peinture.

I'auois encor dans mon Breuiaire, vne Image de S. Ignace, auec Noſtre Seigneur portant ſa Croix, myſtere propre de noſtre Compagnie, auquel ayant toûjours eſté fort affectionné, il luy a pleu de m'y donner quelque part, dans les fatigues extraordinaires que i'eus dans ce chemin,

l'Image de Noſtre Dame de Pitié, entourée des cinq playes de ſon Fils, m'eſtoit auſſi reſtée; c'eſtoit ma plus grande recreation, & mon reconfort, dans mes detreſſes : mais la crainte que ces ſaints portraits ne fuſſent mépriſez, me fit reſoudre de m'en priuer, & de les cacher dans vn buiſſon.

Ie garday vne petite Couronne de Noſtre Seigneur, qui me reſta ſeule de tout ce que ie portois ſur moy, quand ie fus pris. Ie la cachay ſi bien qu'elle ne fut iamais apperceuë de ces Barbares.

Pour reuenir à noſtre voyage. Quand il fut queſtion de paſſer le Torrent, dont i'ay parlé: on me commanda de le trauerſer à beau pied, i'eſtois deſia tout moüillé, ayant paſſé la nuit, dans des herbiers tous trempez de la bruine,

& de la rosée de la nuit, qui fut fort froide. I'eus de l'eau iusques à la ceinture dans ce Torrent; tout cela, auec le manque de nourriture, me causa de grandes coliques, & des peines excessiues. Ie ne laissay pas neantmoins de faire toutes mes deuotions à l'ordinaire, me consolant doucement auec Nostre Seigneur, de la main duquel ie prenois cette Croix, & non pas de la main des hommes.

Il me prit dans ces trauaux, vn si grand engourdissement en la jambe gauche, & ie receuois vne si grande incommodité, d'vne grosse ampoulle qui me vint sous le mesme pied gauche, que mes hostes furent contrains de faire vn giste, auquel ils ne s'attendoient pas. Ils n'auoient plus qu'vn morceau de chair boüillie,

qu'ils auoient gardée de leur dernier repas, croyans arriuer en lieu, où ils trouueroient des viures : ils le mangerent, dans la meſme hoſtellerie, où nous auiõs logez en tout noſtre voyage, ſous la voûte du Ciel ; & comme ie me ſentois extremement épuiſé, i'eus recours à mes deux Patrons, Saint Raphaël, & Sainte Marthe : leur diſant doucement en mon cœur, que i'aurois bien beſoin de quelque rafraiſchiſſement, dans la ſoif que i'endurois, & d'vn peu de boüillon, dans mon épuiſement. A peine auois-je formé ces ſentimens en mon cœur, que l'vn de nos cõducteurs, m'apporta quelques prunes ſauuages, qu'il trouua, par grande auanture, dans les bois : car plus de ſix cens hõmes auoient paſſé par cét endroit. Sur la nuit, ayant eu bien de la peine

d'auoir vn peu d'eau nette, pource que nous eſtions dans vn vilain marais, ie me couchay, & m'endormy, ſans autre reconfort que de ma laſſitude: mais ie fus bien eſtõné, que mon hoſte m'éueilla, & me preſenta vn boüillon, ſans ſçauoir comment il l'auoit pû faire.

Le lendemain matin, il fallut partir ſans deſieuner, & marcher auec vne jambe, & vn pied eſtropié, & vn corps tout rompu: i'attribuë la force, que Dieu me donna, à mes chers Patrons, notamment à S. Ioſeph, auquel i'auois vn grand recours. Eſtans arriuez, à deux heures apres midy, proche de la riuiere qui deſcend au quartier des Hollandois, au delà de laquelle eſt placé le premier Bourg des Iroquois, on nous commanda de nous dépoüiller,

& de quitter ce qui nous restoit de nos habits François ; n'ayant plus qu'vn brayer, on ietta sur mon dos, vne houppelande bleuë toute dechirée, & on laissa à mon compagnon, vn vieux pourpoint de toile tout rompu. Quelques Sauuages de nostre bande, ayans pris le deuant, estoient retournez iusques à cette riuiere auec leurs femmes, apportans des epics de bled d'Inde, & des citroüilles du païs à nos conducteurs, iamais on ne nous en presenta vn seul morceau. Il estoit tard, nous estions à ieun, estrangement haraſſez du chemin, couuers de haillons fort sales, & pour rafraichissement on nous commanda de chanter, & de marcher en cét equipage. C'estoit le cómencement du triomphe de nos victorieux, i'entonnay les Litanies de la sainte Vierge,

le *Veni Creator*, & autres Hymnes de l'Egliſe.

Comme nous paſſions la riuiere des Hollandois, ie confeſſay mon compagnon, qui ſe voulut diſpoſer à la mort; ayant apperceu, enuiron quarante ou cinquante Iroquois, qui paroiſſoient nous attendre auec des baſtons à la main. On nous dépoüilla tous nuds, à la reſerue de nos brayers, & on nous fit paſſer au trauers de ces Barbares, rangez en haye. Ils me donnerent quelques coups de houſſines ſur le dos : mais comme ie doublois le pas, l'vn de ces bourreaux m'arreſta tout court, me prenant par le bras, qu'il eſtendit, pour me deſcharger vn coup d'vn gros & court baſton, qu'il éleua en l'air: ie donnay mon bras à Noſtre Seigneur, croyant qu'il m'alloit caſſer &

briſer l'os, entre le coude & le poignet ; mais le coup portant ſur la iointure, i'en fus quitte pour vne meurtriſſure, qui s'eſt euanoüie auec le temps. Entrez que nous fuſmes dans la Bourgade, on me fit monter le premier, ſur vn eſchaffaut, planté au milieu de la place publique, éleué enuiron de cinq pieds ; mon compagnon y vint bien-toſt apres moy, portant les marques des baſtonnades qu'il auoit receuës : on voyoit, entr'autres, les veſtiges d'vne faſcheuſe, & douloureuſe cinglade, au trauers de ſa poitrine.

Ie me ſentois ſi fort, & ſi paiſible ſur ce theatre, & i'enuiſageois ceux qui me regardoiét, d'vn œil & d'vn eſprit ſi ſerain, que ie m'eſtonnois de moy-meſme. Ie ſenty neantmoins quelque frayeur, à la veuë d'vn certain Borgne, qui

portoit vn couſteau d'vne main, & vn morceau de leur pain de l'autre. Ie me ſouuenois que le bon Pere Iſaac Iogues, auoit perdu l'vn de ſes poulces ſur vn ſemblable eſchaffaut, & ne me ſentant point pour lors, dãs la diſpoſition de luy donner mes doigts, ie m'addreſſay à ſon bon Ange, & cét homme s'eſtant auancé, donna le pain, qu'il tenoit, à mon compagnon, & puis ſe retira ſans fare aucun mal. Vne pluye ſuruenant, écarta les ſpectateurs, & on nous conduiſit ſous vn petit toit, à l'entrée d'vne cabane. Là on nous fit chanter, Dieu me mit dans vne telle ſoumiſſion à ces Barbares, & ie m'abandonnay ſi fortement à toutes ſortes de mépris, qu'il n'y auoit rien que ie ne ne fiſſe, pourueu qu'il me fut commandé, & qu'il ne fut pas

contre la Loy de Dieu. Ie diray icy en passant, ce que i'ay remarqué dans vne lettre particuliere. Que le Pere, ne reüssissant pas dans toutes ces singeries, selon l'idée des Sauuages; qui, par consequent, estans moins satisfaits, l'auroient plustost condamné à mort; vn ieune Huron captif parmy ces peuples, se presenta pour chanter, pour danser, & pour faire toutes les grimaces, en la place du Pere, qui n'auoit iamais appris ce mestier.

Sur le soir, poursuit le Pere, on nous conduisit dans la cabane de celuy qui m'auoit pris; & là on me donna vn plat de leur sagamité, c'est de la boüillie faite auec de l'eau, & de la farine de bled d'Inde. Les vieillards s'estans assemblez, dans cette cabane, vne femme presenta vne brasse de Porce-

laine, pour me faire coupper vn doigt. Ie n'eus plus de repugnance de donner mes mains ; veu meſmement, que dans les eſperances que i'auois euës de la vie, pendant mon voyage, & dans les deſirs de trauailler en ſuitte à la paix ; ie croyois touſiours qu'il eſtoit expedient, que i'en portaſſe les marques, & qu'il m'en coutaſt quelque doigt. Si bien que ie ne m'addreſſay plus aux Anges de ces Barbares, pour éuiter cette croix : mais bien à Saint Gabriel, pour obtenir la force de la ſouffrir gayement. Le Borgne qui s'eſtoit approché de noſtre eſchaffaut, pour faire ce qu'il n'executa pas pour lors, me prit la main droite, conſiderant mes doigts ; & comme i'auois la penſée, que les doigts de cette main, m'eſtoient vn peu plus neceſſaires,

que ceux de la gauche : il la prit, quittant la droite, & appellant vn enfant âgé de quatre à cinq ans, il luy donne son couteau : me prit l'index, ou le second doigt de la main gauche, & le fit couper à cét enfant. I'offry mon sang, & mes souffrances, pour la paix : regardant ce petit sacrifice d'vn œil doux, d'vn visage serain, & d'vn cœur ferme : chantant le *Vexilla*, & ie me souuiens, que ie reïteray deux ou trois fois le couplet, ou la Strophe, *Impleta sunt quæ concinit, Dauid fideli carmine, dicendo nationibus, regnauit à ligno Deus.*

L'Hymne acheué, & le doigt coupé, cét homme me mit au col, vne partie de la Porcelaine, que cette femme auoit donnée, & de l'autre il entoura mon doigt coupé, qu'il porta à celuy qui m'auoit pris. Or comme le sang sor-

toit de la playe en abondance, ce Borgne y voulut appliquer le feu de sa pippe à prendre du tabac, pour l'estancher : ce qui m'auroit causé vne grande douleur : mais il fut preuenu par d'autres, qui y firent appliquer vn charbon ardent, par le mesme enfant qui l'auoit coupé. Le sang ne laissant pas de couler, on me l'enuelopa quelque temps apres, d'vne fueille de bled d'Inde, & ce fut tout l'appareil qu'on y mit, iusques à ce qu'on m'eut donné la vie. I'abbregeray, adjouste le Pere, ce qui suit, puis qu'il me semble qu'on me l'arrache des mains.

Le lendemain on nous mena dans vne autre Bourgade, où se deuoit tenir vne grande Assemblée des notables du païs. Vne femme m'osta mes souliers, croyant,

croyant, peut-estre, qu'on nous alloit executer à mort. Ie fis dõc ce voyage nuds pieds, & nud teste. Nous fusmes exposez trois iours & deux nuits, sçauoir est le Vendredy, le Samedy, & le Dimãche, qui estoit la veille de la Natiuité de la saincte Vierge, à la risée, aux brocards, & aux insolences des enfans, & de tout le monde: nous participasmes à la promesse, qui fut faite au Fils de Dieu, deuant sa naissance. *Saturabitur opprobrijs.* Il sera repeu d'opprobres: c'estoit nostre grand mets, depuis le matin iusques au soir, dedans la grande place publique, où nous estions exposez. Les vns me donnoient des coups de leurs calumets sur mon doigt coupé: d'autres y appliquoient des cendres bruslantes: quelques-vns m'y donnoient des chiquenodes:

d'autres y appliquoient le feu de leur tabac ; & d'autres la pierre chaude de leurs petunoirs. En vn mot, chacun nous faiſoit quelque mal, ſelon ſa fantaiſie. Voila ce que nous ſouffrions au dehors; & au dedans, nous n'attendions, pour le dernier acte de cette tragedie, que des tourmens horribles, & épouuentables.

La nuit du Vendredy au Samedy, ils bruſlerent dans le feu de leurs calumets, les deux Index de de la main gauche, & de la main droite du pauure Mathurin mon compagnon: ce qu'il endura auec vne patience admirable, chantant l'*Aue maris ſtella* dans ſes ſouffrances. Nous fuſmes liez fort rigoureuſement, pendant ces deux nuits ; on attacha les liens de nos pieds, & de nos mains, ſi haut, & d'vne façon ſi rude & ſi mauſſade,

que nous eſtions à demy ſuſpendus en l'air, ce qui nous cauſoit vne douleur tres-grande, & ſi ſenſible, qu'vn bon vieillard voyant bien qu'elle eſtoit inſupportable, laſcha nos liens, & nous ſoulagea vn petit.

Les Anciens commanderent à la ieuneſſe, de ſe contenter, l'vne de ces deux nuits, de nous faire chanter & danſer, ſans nous cauſer d'autres tourmens. Ce qui n'empeſcha pas, qu'en paſſant aupres des feux, qui eſtoient en la cabane, ceux qui les entouroient, ne nous appliquaſſent quelque tiſon ardent ſur la chair. Ie receus vne bonne part de ces bruſleures.

Le Dimanche ſe paſſa en conſeils & en aſſemblées, pour ſçauoir ce que l'on feroit de nous. Sur le ſoir, on prononça noſtre ſentence: mais en des termes, que

ie n'entendy point. Ie la pris pour vne ſentence de mort, & mon eſprit s'y trouua ſi diſpoſé, qu'il ſembloit que ie voyois la grace toute preſte, pour me ſouſtenir dans la cruauté des derniers tourmens: mais ma ſentence eſtoit plus douce. Ie fus donné à vne bonne vieille femme, en la place d'vn ſien frere, pris ou tué par ceux de noſtre party. Ie n'auois pas pour cela la vie ſauue: car cette femme me pouuoit faire mourir par tous les tourmens que la vengeance auroit pû ſuggerer à ſon eſprit: mais elle eut compaſſion de moy, me deliurant de la mort, au temps que l'Egliſe honore la naiſſance de la ſaincte Vierge. Ie prie Dieu de recompenſer cette bonté. Si toſt que ie fus entré en ſa cabane, elle ſe mit à chanter vne chanſon des morts:

que deux de ſes filles pourſuiui-rent auec elle. I'eſtois aupres du feu, pendant ces chants lugubres: on me fit aſſeoir ſur vne eſpece de table vn peu éleuée : & alors ie connu, que i'eſtois donné pour vn mort, dont ces femmes renou-uelloient le dernier deüil, faiſant reſuſciter le treſpaſſé en ma per-ſonne, ſuiuant leur couſtume. Ie rencontray dans cette cabane, vne Algonquine captiue, adop-tée dans cette famille ; où ie me voyois auſſi adopté, comme ie l'auois veuë autrefois, & que i'en-tendois ſa lãgue, cela me réjoüit. Ie trouuay auſſi vn Huron de mon ancienne connoiſſance, ce qui augmenta ma ioye.

Auſſi-toſt que ie fus fay parent de ma maiſon, on commença de penſer mon doigt à la Sauuage: on y appliqua ie ne ſçay quelles

racines, ou ecorces cuittes, qu'on enueloppa d'vn chiffon de toille, plus gras qu'vn torchon de cuisine. Ce cataplasme me dura quinze iours, si bien qu'il s'endurcit, en sorte qu'il m'estoit fort incommode. On me donna vne demie couuerte, pour me seruir de robe, & de lict; & quelque temps apres, on me fit des chausses, & des souliers à leur mode: on me donna aussi vne vieille chemise fort grasse, & tout cela auec tant de bonté sauuage, & auec vne si grande affection, que ie n'ay point éprouué plus de cordialité parmy les Sauuages, qui nous sont amis. De plus, on alla payer ma vie à celuy qui m'auoit pris, par quelques milliers de Porcelaine.

Pour mon pauure compagnon, il fut mené le Dimanche en vne autre Bourgade, & bruslé le Lun-

dy, iour de la Natiuité de la sainte Vierge, qui m'auoit deliuré dés la premiere entrée de sa feste.

A trois iours de là, on apporta dans la Bourgade où i'estois, des nouuelles de l'armée, qui estoit allée au Trois Riuieres. Ie fus vn assez long-temps dans les alarmes de la mort, ne sçachant pas, si elles estoient bonnes ou mauuaises: estant bien asseuré, que ie serois l'objet de leurs vengeances, au cas qu'elles fussen mauuaises.

Mais enfin, il vint vn Capitaine, qui auoit charge de me faire donner la vie, & de me reconduire aux Trois Riuieres. Il écheut par vne prouidence toute particuliere, que cét homme estoit de la famille, où i'auois esté donné, & frere de celle qui m'auoit adopté pour son frere. Il demeuroit dans

vne autre Bourgade, d'où il m'enuoya deux Hurons, pour m'inuiter de l'aller voir. Ces bõnes gens dirent des merueilles de moy, aux Iroquois; les assurans, que iettois regretté de tous les François, & que de ma vie, & de mon retour, dependoit la vie de leurs compatriotes, qu'on auoit laissés pour ostages aux Trois Riuieres. Ces discours me firent autant considerer que i'auois esté mépriſé. Le Capitaine dont ie viens de parler, fut rauy me voyant encor en vie, il me donna vn vieux chapeau, qui me fit plaisir, pource qu'il y auoit douze iours que i'alois nuë teste. Il me promis de me mener aux Hollandois, pour me faire habiller: & en suitte, de me ramener aux pays des François.

On commança, sur le rapport de ce Capitaine, à faire des assem-

blées : & à tenir des conſeils pour arreſter la paix auec les François. Pendant leſquels ie fus mené au fort d'Orange tenu par les Hollandois, où i'arriuay le vintieſme de Septembre. La premiere maiſon que ie rencontray, me receut tres-charitablement : on m'y preſenta dequoy diſner, & entre autres choſes, i'y mangeay des pommes, dont ie n'auois point gouſté depuis quinze ans, on m'y fit encor preſent d'vne chemiſe blanche, vn ieune homme, pris aux Trois Riuieres, par les Iroquois, & rachepté par les Hollandois, auſquels il ſeruoit d'interprete, me vint trouuer : & apres quelque entretien, me dit qu'il ſe viendroit confeſſer le lendemain qui eſtoit Dimanche.

Vne bonne Dame Ecoſſoiſe, qui s'eſt montrée, dans toutes ren-

contres, tres-charitable aux François, & qui auoit fait tout son pouuoir, pour rachepter le petit fils de Monsieur Petit, qui est mort depuis parmy les Iroquois; me mena en sa maison, pour leuer l'appareil d'écorce, ou de racines que ces bonnes Iroquoises, dont i'ay parlé, auoient mis sur mon doit, & l'ayant veu encor bien malade m'enuoya au fort d'Orange, pour le faire penser par vn Chirurgien. Ie rencontray là le Gouuerneur de ce fort, à qui le Capitaine Iroquois, auoit presenté vne lettre de Monsieur de Lauzon Gouuerneur pour le Roy sur le grand fleuue de saint Laurens en la nouuelle France. Cét homme me receut fort froidement, nonobstant que la lettre, qu'on luy auoit apportée, me recommandast tres-auantageusement. Com-

me la nuit s'approchoit, & que ie m'en allois coucher sur le plancher, sans lit, & sans soupper: vn Sauuage demanda permission au Gouuerneur, de me mener en vne maison qui luy estoit amie. I'y fus códuit, & i'y trouuay vn vieillard, qui me receut auec beaucoup de bienueillance. Le François, dont i'ay fait mention cy-dessus, demeuroit en cette maison: il mit ordre a sa conscience, pendant trois nuits, que ie demeuray auec luy chés cét honneste homme, dont ie voudrois pouuoir reconnoistre la courtoisie, par toutes sortes de seruices, tant il me traita honestement, lors que i'estois en vn estat le plus mépriſable du monde. Ie ne pouuois pas manquer d'habits, cét honneste Gentilhomme m'en presenta vn fort honneste; & à mesme temps, vn

bon Vualon, ne ſçachant rien de cét office, alloit queſter par les maiſons, pour trouuer dequoy m'habiller. On me dit encor, que cette bonne Dame Ecoſſoiſe, me preparoit la meſme charité: mais ie les remerciay tous, & ie ne voulu iamais rien accepter, qu'vn capot, & des bas de chauſſes à la Sauuage, auec des ſouliers François, & vne couuerture, qui me deuoit ſeruir de lit à mon retour, cette Dame prit le ſoin de tout cela auec tant d'addreſſe, & tant d'affection, qu'elle n'épargna aucun ajuſtement, dont elle ſe peut auiſer. Mes hoſtes me preſſerent, de prendre des prouiſions pour mon voyage: mais ie me contentay, de receuoir quelques peſches, d'vn Marchand de Bruxelles bon Catholique, que ie confeſſay à mon depart. Il fallut leur promettre à

tous, que ie les retournerois voir, l'Esté prochain : tant ils me témoignoient d'amour & de bienueillance.

Sortant du quartier des Hollandois, ie fus conduy à la Bourgade de celuy qui m'auoit pris. L'allant visiter, il me rendit mon Breuiaire. De là nous allâmes au Bourg, & à la cabane où i'auois esté adopté. Ie n'y fus que deux iours : car on me vint prendre auec ma sœur, qui m'auoit donné la vie, pour me mener en la plus grande des Bourgades Iroquoises : afin d'assister aux conseils, & aux assemblées, où on deuoit parler de la paix. Ie remarquay qu'on amassoit par tout des presens, pour me reconduire à Quebec. Ce n'estoient plus que festins, dans lesquels, on me faisoit tout le bon accueil possible. Enfin le iour de S. Michel,

il fut arreſté, qu'on iroit demander, & conclurre la paix auec les François, & auec leurs Alliez. Cette concluſion fut priſe, en la Bourgade, où le premier François, le bon René Goupil, compagnon du Pere Iſaac Iogues, auoit eſté tué par les Iroquois, le meſme iour de S. Michel. Ie m'eſtois touſiours attendu, que cette feſte, ne ſe paſſeroit pas, ſans quelque choſe de remarquable.

Trois iours apres cette reſolution, on me dit, que le Capitaine qui m'auoit conduit au quartier des Hollandois, me conduiroit au païs des François; non par eau, à cauſe des tempeſtes, qui ſont ordinairement en cette ſaiſon, ſur le lac de Champlain, par où il eut fallu paſſer: mais par vn autre chemin, tres-faſcheux pour moy; dautant qu'il falloit marcher ſept

ou huit iours à pied, dans ces grandes forests, & ie n'auois ny force, ny jambes pour vn si grand trauail. Au bout de ces huit iournées, on trouue vne riuiere, sur laquelle on vogue enuiron deux iours, & puis on rencontre le grand fleuue de saint Laurens, dans lequel se descharge cette riuiere, à soixante lieuës, ou enuiron, au dessus de l'Isle de Montreal, assez proche du lac nommé l'Ontario.

Ie me souuins pour lors de S. Ioseph, qui porta Nostre Seigneur en Egypte, par les deserts d'Arabie, comme on croit, ie le priay de me seruir de guide, & de support, dans les fatigues de ce voyage. I'auois toûjours eu grand recours à sa protection, dans tous mes trauaux; comme aussi à S. Michel, protecteur de l'Eglise, & de la France. Et il arriua, comme i'ay

apris depuis, que le quatriéme de Septembre, iour auquel i'entray pour la premiere fois, en vne Bourgade Iroquoise, qu'on chanta à Kebec le *Te Deum*, dãs vne petite Eglise dediée à S. Ioseph, en actiõ de grace de ma deliurance, & de mon retour aux Trois Riuieres; vn bruit s'estant éleué, sans qu'on en ait iamais pû découurir le premier autheur, que ie m'estois échappé des mains de l'Ennemy. Et ce mesme iour, on alla presenter le Sacrifice de la Messe pour le mesme sujet, en l'Ance de S. Ioseph, dans vne Eglise dediée à Dieu, sous le nom de S. Michel; que nous pouuons appeller l'Ange de nostre paix, puis qu'elle a esté concluë le iour de sa feste, au païs des Iroquois.

Enfin, le troisiéme d'Octobre, ie quittay le dernier Bourg des

Iroquois

Iroquois pour retourner à Quebec. Ie rencontray sur vne petite coline, vn peu éloignée du Bourg, les Capitaines, & les Anciens du païs, qui m'attendoient: auec les presens qu'ils enuoyoient, comme les contracts de la paix. Ils me firent leur derniere harangue, m'excitant à lier fortement nostre nouuelle alliance. Mon conducteur s'estant chargé des presens, nous poursuiuismes nostre chemin, & fismes seulement quatre lieuës cette premiere iournée. Tous ceux que nous auions à la rencontre, me faisoient quelque caresse à leur mode, & me prioient de moyenner vne bonne paix auec les François.

Ie commençay, & acheuay ce chemin par terre, auec des peines inconceuables. Nous partismes vn Vendredy troisiéme d'Octo-

bre, & nous arriuasmes à la premiere riuiere, dont i'ay parlé cy-dessus, le Samedy onziéme du mois. Nous marchions en compagnie de plusieurs Iroquois, qui s'en alloient à la chasse du Castor, au lac de l'Ontario : les pluyes, les montagnes, & les valées, les torrens, & les ruisseaux, & quatre riuieres assez grosses, qu'il fallut passer à guay, & se moüiller iusques à la ceinture, vne autre plus grande, qu'il fallut trauerser auec des cayeux branslans, & mal liez, les viures fort courts, & du seul bled d'Inde tout nouueau, sans pain, sans vin, sans viande, sans aucune chasse, ces endroits en estans depeuplés : Toutes ces choses, dis-je, me bastirent vne Croix si horrible, & si continuelle, qu'il me semble que ce fut vn miracle perpetuel, que ie l'aye pû

porter, dans vne peine si excessiue, & dans vne si grande foiblesse. Ce fut aussi vne merueille bien particuliere, que mon Guide soit toûjours demeuré dans la douceur, & dans la patience, me voyant si mauuais pieton. Il me semble que ie participay vn petit en ce retour, aux langueurs, & aux defaillances du Roy des affligez; comme i'auois eu part en mon voyage, apres ma prise, à ses liens & à ses agonies.

Mais voicy qu'au bout de ce trauail de neuf iours, parurent trois ieunes hommes, enuoyez de la part des Anciens du païs, pour donner auis à mon Conducteur, qu'vn Capitaine, à qui on auoit fait des presens aux Trois Riuieres pour ma deliurance, venant d'arriuer au païs, rapportoit que les ostages Iroquois, laissez

dans le fort des François, auoient esté mis aux fers, & qu'on auoit desia cassé la teste à quelques-vns d'iceux : ce Capitaine asseuroit, qu'il auoit appris cette nouuelle, de la bouche d'vn Sauuage son amy. Et partant on auertissoit mon Conducteur & ses gens, de prendre garde, s'ils deuoient s'engager plus auant dans mon retour. Ils me demanderent, si ie voulois passer plus auant, dans l'estat des affaires. Ie n'eus point de repartie. Mon Conducteur me dit auec vn grand courage, que si ie luy voulois donner ma parole, que ie tascherois de conseruer sa vie, qu'il l'exposeroit à toutes sortes de dangers, pour me remener sain & sauue parmy les François. Ie luy donnay fort librement, & ce plusieurs fois: car il me la demanda toûjours. La parole don-

née & acceptée, nous nous embarquaſmes, & pourſuiuiſmes noſtre chemin. I'ay ſceu depuis, que ce faux bruit eſtoit fondé, ſur ce qu'on auoit mis les fers aux pieds, à vn Sauuage Algonquin, qui s'eſtoit enyuré. Ces alarmes nous venoient de temps en temps, & quelques-vns prenoient plaiſir de me les donner, croyans m'intimider: mais ces gens-là, n'eſtoient pas du nombre de mes Guides, leſquels m'ont touſiours traité auec beaucoup de douceur.

Comme nous commencions d'approcher de l'Iſle de Montreal, mes gens auoient peur de rencontrer des Algonquins, & cependant ils s'amuſoient ſi fort à la chaſſe, qui es tres-abondante en ces endroits du grand fleuue ſaint Laurens, que ce retardement me ſembloit ennuyeux. No-

ſtre derniere Croix, fut le danger de nous perdre, dans les boüillons du ſaut de ſaint Louys, à la veuë de l'habitation de Montreal. Ie creu quaſi trouuer, mon tombeau, dans ces courrans: mais ils ne me firent autre mal, que de lauer le reſte de mes fautes.

Enfin nous abordaſmes heureuſement en cette habitation, le vingtquatriéme d'Octobre; les neuf ſemaines accomplies de ma captiuité, en l'honneur de S. Michel, & de tous les ſaints Anges. Nous en partiſmes le vingt-cinquieſme ſur le ſoir, & arriuaſmes aux Trois Riuieres, le vingt-huitiéme: où nous demeuraſmes iuſques au troiſieſme de Nouembre. Le cinquieſme, nous miſmes pied à terre à Quebec; Le ſixiéme, nos Iroquois mes Conducteurs,

firent leurs presens pour la paix, ausquels on répondit par d'autres presens, & ainsi vn Dimanche au soir, quatre-vingt & vn iour apres ma prise, c'est à dire neuf fois neuf iours accomplis, le grand affaire de la paix tant desireé, fut terminé. Les Saints Anges faisans voir par ce nombre de neuf, qui leur est dedié, la part qu'ils prenoient en ce saint ouurage, conduit tout d'vne autre façon, que les affaires des Sauuages, qui sont extremement longs en leurs assemblées, & en leurs procedez. Ie n'ay esté qu'vn mois dans le païs des Iroquois. I'y entray le quatriéme Septembre. I'en sorty le troisiéme d'Octobre. Et dans ce peu de temps, i'ay communiqué auec les Hollandois: i'ay veu le fort d'Orange: i'ay passé trois fois dans les quatre Bourgades des Iroquois

Anniehrónons : le reſte du temps de ma captiuité, a eſté employé, dans mon allée, & dans mon retour. Ie fus conduy par la Riuiere des Iroquois ; & par le Lac de Champlain, & ne fis en ſuite que deux iournées de chemin par terre. Et ie ſuis reuenu par vne autre route : ſi bien que i'ay paſſé par les deux chemins que tiennent leurs armées, & leurs guerriers, quand ils nous viennent chercher. Voila à peu pres, ce que l'obeïſſance a exigé de moy, ſur mon voyage.

CHAPITRE V.

De la Paix faite auec les Iroquois.

ENfin nous auons la paix, pleût à Dieu que ces paroles, fuſſent auſſi veritables dans la bouche des François : qu'elles ſont

douces & agreables aux Habitans de la Nouuelle France. Oüy, mais dira quelqu'vn, les Iroquois, ſont des perfides ? ils ne font la paix, que pour trahir plus auantageuſement dans vne nouuelle guerre ? le paſſé nous eſt vn grand pronoſtique du futur ? nous auons deſia eu la paix auec eux, & ils l'ont violée. Ie confeſſe que nous auons eu la paix auec eux : mais ie ne ſçay ſi iamais ils l'ont euë auec nous : car à vray dire, c'eſtoit nous qui les portions à la paix, nous les preſſions, & par preſens, & par de longs conſeils. Ils auoient bien quelque inclination de s'allier des François : mais ils auoient horreur des Sauuages, notamment des Algõquins. Ceux qui auoient les yeux ouuerts, connoiſſoient bien que cette paix n'eſtoit pas dans la parfaite idée des Sauua-

ges. Mais, quoy qu'il en ſoit du futur, duquel ie ne voudrois pas répondre, ny en l'vne ny en l'autre France: ſi pouuons nous dire auec verité, que ce ſont preſentement les Iroquois, qui ont fait la paix. Ou pluſtoſt diſons que c'eſt Dieu, car ce coup eſt ſi ſoudain, ce changement ſi impreueu ; ces diſpoſitions, dans des eſprits Barbares, ſi ſurprenantes ; qu'il faut confeſſer, qu'vn genie plus releué que l'humain, a conduit cét ouurage. Le ſoir, il n'y auoit rien de ſi hideux, pour ainſi dire, & de ſi deffait, que le viſage de ce pauure pays: & le lendemain, il n'y a rien de ſi guay, & de ſi ioyeux que la face de tous les Habitans: on ſe tuë, on ſe maſſacre, on ſaccage, on bruſle, vn Mecredy par exemple, & le Ieudy on ſe fait des preſens, & on ſe viſite les vns les au-

tres, comme font les amis. Si les Iroquois ont quelque dessein, Dieu a aussi les siens. Ie m'asseure qu'on auoüera, que ce que vay dire, ne s'est point fait par vn pur rencontre.

Le iour de la Visitation de la sainte Vierge, le Capitaine Aontarisaty tant regreté des Iroquois, ayant esté pris de nos Sauuages, & instruit par nos Peres, fut baptisé, & ce mesme iour, ayant esté executé à mort, il monta au Ciel. Ie ne doute point qu'il n'ait remercié la sainte Vierge de ses malheurs & de son bon-heur, & qu'il n'ait prié Dieu pour ses Compatriotes.

Les habitans de Montreal, comme nous auons remarqué cy-dessus, ayans fait vn vœu solennel, de celebrer publiquement la feste de la Presentation de cette Mere des bontez, les Iroquois

des Nations plus hautes, les recherchèrent de paix.

Ce fut le iour de l'Assomption de cette Reine des Anges & des hommes, que les Hurons prirent dans l'Isle de Montreal, cét autre fameux Capitaine Iroquois, qui fut cause que les Anniehronnons demanderent nostre alliance, comme nous verrons bien tost.

Le François qui accompagnoit le P. Poncet en sa prise, ayant esté brusle au païs des Iroquois, ils dõnerent la vie au Pere, au temps que l'Eglise honore la Natiuité de la sainte Vierge, & il trauailla en suite, si efficacement à la paix, ou plustost la sainte Vierge, & les saints Anges, que le iour de S. Michel, il fut arresté dans vn Conseil public des vieillards du païs, qu'on remeneroit le Pere à Quebec, & qu'on lieroit fortement

la paix auec les François.

Le meſme iour de la naiſſance de la ſainte Vierge, pendant que les Iroquois Anniehronnons concluoient la paix en leur païs, on faiſoit vne proceſſion generale à Quebec; pour gagner le cœur du fils, par l'entremiſe de la mere. On y fit marcher quatre cens mouſquetaires bien armez, qui faiſans leur deſcharge de temps en temps bien à propos, donnerent de l'épouuãte aux Iroquois, qui eſtoiẽt deſcendus pour parler de la paix, ce qui leur fit iuger que cette paix leur eſtoit d'autant plus neceſſaire, qu'ils remarquoient d'addreſſe en nos François, à manier les armes, dont ils venoient d'experimenter quelques effets, aux Trois Riuieres.

Or dites moy maintenant, ſi le hazard, ou la Prouidence ont tra-

uaillé dans ces rencontres ? & ſi la deuotion des habitans de la nouuelle France, & la confiance qu'ils ont euë enuers l'Epouſe du grand S. Ioſeph, Patron de toutes ces nouuelles Egliſes, n'a pas eſté bien recompenſé ? paſſons outre.

Les Iroquois qui nous faiſoient la guerre eſtoient diuiſez en cinq Nations, dont voicy les noms en langue Huronne.

Les Anniehronnons, dont le païs s'appelle Anié.

Les Onneihronnons, dont le principal Bourg ſe nomme Onneiout.

Les Onnontaëronnons, dont le païs & la principale Bourgade ſe nomme Onnontaé.

Les Sonnontouaheronnons du païs nommé Sonnonthouan.

Les Onionenhronnons, dont le Bourg s'appelle Onneïoté.

Qui a porté toutes ces Nations, à prendre des ſentimens de paix, independemment les vnes des autres? Nous auons ſceu de bonne part, que les Sonnontouaheronnons, qui ſont la plus grande nation Iroquoiſe, & la plus peuplée, penſoient à la paix dés le Printemps: auec deſſein d'y faire ioindre les Onioenhronnons leurs plus proches voiſins.

Nous auons veu au Chapitre ſecond, comme les Onnontaëronons, & en ſuitte les Onnejohronnons, ſont venus la demander aux François de Montreal.

Il ne reſtoit plus que le ſeul Iroquois Anniehronnon, lequel enflé de ſes victoires, vouloit perſeuerer dans les deſirs de la guerre: mais il a donné les mains, auſſi bien, que les autres. Toutes ces penſées de paix, & d'alliance, ſont

elles entrées, quasi à mesme temps, dans les esprits farouches, & insolens de ces Nations, sans vne prouidence toute particuliere? *Deus nobis hæc otia fecit.* Disons plutost. *Digitus Dei est hic.* Ce coup, est vn coup de la puissance du grand Dieu. Ce qui nous console fortement dans cette sainte prouidence est, que si quelqu'vne de ces Nations venoit a se dementir, il est bien croyable que les autres, nous ayans recherchés, chacune en leur particulier, ne romperoient pas si facilement auec nous, mais venons au detail.

Les Onnontaeronnons, s'estans presenté au nombre de soixante à Montreal, pour sonder si les cœur des François auoit quelque disposition a la paix, le Gouuerneur de la place, se deffians deux prudemment, leur dit, que leurs

desloyautez passées, rendoit leurs propositions fort suspectes, & que s'ils auoient quelque amour pour nostre alliance, qu'il falloit le témoigner à Monsieur de Lauson Gouuerneur de tout le païs, qui estoit à Quebec. Le Capitaine répondit, qu'il falloit bien distinguer, entre Nation & Nation, que les Onnontaëronnons n'estoient pas infideles, comme les Iroquois Anniehronnons, qui recuisent leur fiel, & l'amertume de leur cœur, au milieu de leur poitrine, quand leur langue profere quelques bonnes paroles. Que pour luy, à qui toute la Nation auoit fait entendre ses intentions, qu'il parloit de toutes les parties de son corps, depuis ses plus petits orteils, iusques au sommet de la teste; & qu'il n'y auoit rien dans son cœur, ny dans le reste

de ſes membres, qui dementit ce qui eſtoit ſorty de ſa bouche. Qu'il iroit voir le grand Onontio, le Gouuerneur des François, & qu'il luy feroit ſes preſens, dans leſquels eſtoient renfermez, les deſirs de toute ſa Nation.

En effet, il deſcendit de Montreal iuſques à Quebec, faiſant ſoixante lieuës ſur le grand fleuue. La premiere aſſemblée ſe tint en l'Iſle d'Orleans, en la Bourgade des Hurons, a deux lieuës de Quebec. Ce Capitaine fit étaler ſes preſens, qui ſeruent parmy tous ces peuples Barbares, comme parmy nous, les eſcrits, & les Contrats. Tout le monde eſtant aſſis: il ſe leua, inuoquant premierement le Soleil, comme vn têmoin fidele, de la ſincerité de ſes penſées, comme vn flambeau, qui banniſſoit la nuit, & les tenebres

de son cœur : pour donner vn iour veritable à ses paroles.

Ces presens consistoient en castors, & en porcelaine, & chacun d'eux auoit son nom, & faisoit voir le desir de celuy qui parloit, & de ceux qui l'auoient delegué.

Le premier, se donnoit pour essuyer les larmes, qu'on iette ordinairement, à la nouuelle des braues guerriers massacrez dans les combats.

Le second, deuoit seruir d'vn breuuage agreable, contre ce qui pourroit rester d'amertume, dans le cœur des François, pour la mort de leurs gens.

Le troisiéme, deuoit fournir vne écorce, ou vne couuerture, pour mettre sur les morts, de peur que leur regard, ne renouuellât les anciennes querelles.

Le quatriéme, eſtoit pour les enterrer, & pour fouler bien fort, la terre deſſus leurs foſſes : afin que iamais rien ne ſortit de leurs tombeaux qui pût attriſter leurs parens, & cauſer dans leurs eſprits, quelque émotion de vengeance.

Le cinquiéme, deuoit ſeruir d'enueloppe, pour ſi bien empaqueter les armes, qu'on n'y touchaſt plus d'oreſnauant.

Le ſixiéme, pour nettoyer la riuiére, ſoüillée de tant de ſang.

Le dernier, pour exhorter les Hurons d'agreer ce qu'Onontio, grand Capitaine des François, deuoit conclure touchant la paix.

Comme il ſe faut accouſtumer, aux couſtumes, & aux façons de faire, des peuples qu'on veut gagner, quand elles ne ſont pas éloignées de la raiſon : Monſieur le

Gouuerneur, rendit parole pour parole, & presens pour presens.

Le premier fut donné, pour faire tomber la hache d'armes, des mains de l'Iroquois Onnontaëronnon.

Le second, pour briser la chaudiere, où il faisoit cuire les hommes, qu'il prenoit en guerre.

Le troisiéme, pour leur faire quitter les couteaux, qui seruoient à cette boucherie.

Le quatriéme, pour leur faire mettre bas leurs arcs, & leurs fleches, & autres armes.

Le cinquiéme, pour effacer les peintures, & les couleurs rouges, dont ils se barboüillent le visage, quand ils vont en guerre.

Le sixiéme, pour cacher si bien les canots, ou les batteaux qu'ils font pour les combats, qu'ils ne puissent iamais plus les retrouuer.

Ces Contracts paſſez : tout le monde s'en réjoüit. Ces Ambaſſadeurs, ou ces Deleguez pour la paix, emporterent leurs Capots, leurs couuertures, leurs chaudieres, & autres ſemblables denrées, en quoy, à mon auis, conſiſtoient leurs preſens. Ils promirent que dans quelque temps, ils rapporteroient des nouuelles, de la ioye vniuerſelle de toute leur Nation. Venons maintenant aux Iroquois Anniehronnons, les plus orgueilleux, & les plus ſuperbes, de toutes ces Contrées. Ce ſont eux, qui ont maſſacré le P. Iſaac Iogues, bruſlez le P. Iean de Brebeuf, & le P. Gabriel Lallemant, & pluſieurs autres François.

Ces Thraſons, ayans pris reſolution de ſurprendre, & de mettre à feu, & à ſang, le Bourg des Trois Riuieres, comme nous auons veu

cy-dessus: & trouuans plus de resistance qu'ils n'auoient pensé, furent changez quasi en vn moment. Dix ou douze d'entr'eux, parurent auec vn Guidon blanc, sur le grand fleuue, s'approchans du fort, & crians, qu'ils vouloient parlementer, & traiter de paix: & qu'on leur enuoyast quelqu'vn pour les écouter. Celuy qui se presenta, de la part des François, commença par des inuectiues, leur reprochant leurs fourbes, & leurs perfidies. Tu es vn ieune homme, répondit le Capitaine de ces Iroquois, nous auons demandé quelqu'vn qui nous écoutast, & non pas vn ieune homme pour nous venir parler. Vas t'en voir tes vieillards, & ceux qui determinent de vos affaires, prend langue d'eux, & puis tu parleras. Ie sçay, repart le François, leurs sentimens: ils

croyent tous, que vous eſtes des trompeurs, qui ne ſçauez que c'eſt de tenir voſtre parole. Va les conſulter, & dis leur, que nous auons de bonnes penſées: & que noſtre cœur n'a plus de venin. Le François remonta au fort; on s'aſſembla en la maiſon de Ville, & on creut, que ces Barbares, n'auoient aucune volonté de la paix: mais qu'ils cherchoient les occaſions de nous ſurprendre. Cét homme les retourne voir. Ie vous auois bien dit, leur fit-il, que i'auois connoiſſances des penſées de nos Anciens. Ils vous prennent tous pour des fourbes, & pour des gens auec leſquels il ne faut point parler, que par la bouche de nos canons. Si vous auiez des penſées de paix, vous parleriez de nous rendre vn de nos Peres, & vn François, que vos gens ont pris depuis

peu, és enuirons de Quebec. Ce Capitaine fut surpris à cette nouuelle, n'ayant point de connoissance de cette prise. Ie n'ay pas sceu, repart-il, qu'on ait pris des François: mais ie m'en vay presentement enuoyer deux canots en diligẽce en nostre païs; afin d'empescher qu'on ne leur face aucun mal, & ie te donne parole, que s'ils sont encor viuans, tu les verras bien-tost dãs vos habitations.

Cét homme parloit d'vn tel accent, que son cœur parut s'accorder auec ses paroles. Mais vn rencontre arriua sur ces entrefaites, qui fit iuger, que ce petit rayon de paix, qui commençoit à poindre, s'alloit éteindre dés sa premiere naissance. Nos François s'imaginoient, que ces Barbares, ayans appris, que nos Hurons tenoient quelques-vns de leurs gens pri-

ſonniers, demandoient la paix pour leur ſauuer la vie: & par ie ne ſçay quel malheur, diſons pluſtoſt par vne ſecrette prouidence, ces priſonniers tomberent en leurs mains, en la façon que ie vay dire.

Vn Capitaine Huron allant en guerre, fut auerty par les François qui ſont à Montreal, qu'il y auoit des ennemis dedans leur Iſle; ce Capitaine, comme nous auons deſia remarqué, les cherche, les trouue à la piſte, les pourſuit, les attaque, & les ayans deffaits, il prit leur Capitaine, & quatre des principaux de ſes gens; or comme il ne ſçauoit pas, qu'il y eut vne armée d'Iroquois aux Trois Riuieres, & qu'il falloit paſſer par là, pour deſcendre à Quebec: où il vouloit mener ſes priſonniers, il alla iuſtement donner dans les

panneaux, comme on dit. Car lors qu'il y penſoit le moins, & qu'il deſcendoit doucement ſur le grād fleuue; s'entretenant de la paix, & de la guerre, auec ſes priſonniers, il apperceut de loin, l'armée Iroquoiſe : & il ſe vid, quaſi en vn moment, de victorieux, vaincu: & de triomphant, captif. Vne partie de ſes gens, tournant le cap de leurs petits batteaux vers la terre, ſe ſauuēt au pluſtoſt vers les bois: les autres, ne voulans pas reculer, furent ſur le point de maſſacrer leurs cinq captifs, pour mourir plus glorieuſemēt, ſelon les idées du païs, dans le ſang de leurs ennemis. Mais Dieu retint leur bras, deſia leué pour ramener le coup. Il leur donna des penſées de vie, & de paix, à la veuë de la mort, & dans les apparences de la continuation d'vne cruelle guerre.

Aaoueaté Capitaine des Hurons, s'addreſſant au Capitaine Iroquois ſon captif, nommé Aronhieiarha, luy dit: Mon neueu, (c'eſt vn terme d'amitié vſité parmy ces peuples) ta vie eſt entre mes mains, ie te peux tuer, & me ſauuer auſſi bien que les autres, ou me ietter au milieu de tes gens, pour en maſſacrer autant qu'il me ſeroit poſſible: mais ton ſang, & celuy de tes gens, ne nous retireroit pas des malheurs, où vos armes nous ont iettez. Nous auons parlé d'alliance, puis que la paix eſt plus precieuſe que ma vie, i'aime mieux la riſquer, dans le deſſein de procurer vn ſi grand bien à mes petits neueux, que de venger par l'effuſion de ton ſang, la mort de mes Anceſtres. Au moins mourray-ie honorablement, ſi on me tuë, apres t'auoir donné la vie.

Et toy, si tu me laisse m'assacrer par tes parens, le pouuant empescher, tu passeras le reste de tes iours, dans le deshonneur; tu seras tenu pour vn lasche, d'auoir souffert qu'on mit à mort, celuy qui venoit de te donner la vie. Le Capitaine Iroquois repartit : Mon oncle, tes pensées sont droites. Il est vray, que tu me peux oster la vie : mais donne la moy, pour te la conseruer. La gloire que i'ay acquise à ma Nation, par mes victoires, ne me rend pas si peu cõsiderable, dãs l'esprit de mes Compatriotes, que ie ne puisse t'asseurer de la vie, toy & tes gens. Si les miens te veulent attaquer, mon corps te seruira de bouclier. Ie souffrirois plustost, qu'ils me brûlassent à petit feu, que de me rendre mépriſable iusques à ce point, de ne pas honorer vostre bien-

fait, & mon retour, par voſtre deliurance.

Les Onnontaeronnons, qui portoient les preſens, dont nous venons de parler, à Onnontio, c'eſt à dire à Monſieur le Gouuerneur, pour diſpoſer ſon eſprit à la paix, s'eſtans embarquez à Montreal, auec ces deux Capitaines victorieux, & vaincu, voyans la medaille tournée, & la face des affaires bien changée, par le rencontre de cette armée Iroquoiſe, ſe mirent du coſté des Hurons, & proteſterét, tout haut, que ſi on attaquoit leurs conducteurs, car c'eſtoient les Hurons qui les auoient embarqués, qu'ils expoſeroient leur vie pour eux. Aronhieiarha Capitaine Iroquois leur dit, ne craignés point. Ie vous donne parole, que nous ſerons receus fauorablement. Ils

auoient fait alte pendant ce discours. Ils pouſſent leurs canots vers l'Armée qui les ayant reconnus enuoie dix-huit grands canots au deuant deux. Ils ſe virent inueſtis de tous coſtés en vn moment, ces canots venoient tous auec vn eſprit de paix: iuſques la, que celuy qui les commandoit, ayant parlé en peu de mots au Capitaine Iroquois captif, ſon compatriote, enuoia du monde à terre, pour chercher les Hurons fuyards, & leur donner aſſurance de la vie, & de la paix. Aaoueaté Capitaine Huron, ſe voyãt au milieu de ſes Ennemis, dont les témoignages de bienueillance, luy paroiſſoient des marques de trahiſon: & leurs careſſes, des indices de ſa mort, ou pluſtoſt de mille morts, auant que de mourir: ſe leue, & pour ſ'animer aux ſouffran-

ces, chante d'vn ton tout martial, ſes anciennes proüeſſes ; Il rapporte le nombre d'Iroquois qu'il a tués, les cruautés qu'il a exercé ſur eux, & celles dont il eſpere, que ſes neueux vengeront quelque iour, les tourmens qu'il va ſouffrir.

Tu n'es ny captif, ny en danger de mort, luy répondent les Iroquois, tu es au milieu de tes freres, & tu ſçauras que le François, le Huron & l'Iroquois n'ont plus de guerre enſemble, quitte la chanſon de guerre, entonne vne chanſon de paix, qui commence auiourd'huy pour ne finir iamais.

Vous eſtes des perfides, repart le Capitaine Huron, voſtre cœur eſt enuenimé, voſtre eſprit eſt remply de fourbes, ſi vous parlés de paix, ce n'eſt que pour vſer d'vne

ne trahiſon plus funeſte, & pour nous & pour les François. Ie ne connoy que trop vos ruſes. Contentés vous maintenant, de manger la teſte des Hurons: mais ſçachés que vous ne tenés pas encor les autres membres. Mes gens ont encor des pieds, & des mains; des iambes & des bras: cela dit, il tend le col pour eſtre coupé: mais voyant que perſonne ne mettoit la main au couſteau, bruſlés moy donc, leur dit-il, n'epargnés point vos ſupplices: auſſi bien ſuis-ie mort. Mon corps eſt déja deuenu inſenſible, ny vos feux, ny vos cruautés n'eſtonnent point mon cœur, i'ayme mieux mourir auiourdhuy, que de vous eſtre redeuable d'vne vie, que vous ne me donnés, qu'à deſſein de me l'oſter par vne trahiſon funeſte.

Tu parles trop rudement à tes

Amis, répondent les Iroquois, noſtre cœur s'accorde auec nos paroles.

Ie vous connoy bien, repart Aoneaté, voſtre eſprit eſt garny de ſept doublures, quand on en a tiré vne, il en reſte encor ſix. Dites-moy de grace, ſi cette trahiſon que vous machinez ſi adroitement, eſt la derniere de vos malices? Vous vous eſtes oubliez des paroles mutuelles, que s'eſtoient données nos Anceſtres, lors qu'ils prirent les armes les vns contre les autres. Que ſi vne ſimple femme, ſe mettoit en deuoir de découurir la Surie, d'arracher les baſtons qui la ſouſtiennent, que les victorieux poſeroient les armes, & prendroient les vaincus à mercy. Vous auez violé cette loy: car non ſeulement vne femme; mais le grand Capitaine des François, a

découuert cette Suerie funeſte, où ſe prennent les concluſions de la guerre ; il a par ſes preſens, arraché les baſtons qui la ſouſtiennent, taſchant de gagner les Nations que vous appuyez, & vous mépriſans ſa bonté, vous auez foulé aux pieds les ordres, & la parole de vos Anceſtres. Ils en rougiſſent de hôte au pays des Ames, voyans que vous violez, auec vne perfidie inſupportable, les loix de la nature, le droit des Gens, & toute la ſocieté humaine.

Cét homme preſſa ce point ſi fortement, que le Capitaine Iroquois, fut cõtraint d'auoüer qu'ils auoient tort, & que doreſnauant les choſes paſſeroient d'vn autre air.

Ils furent long-temps dans cette conteſte. Le Huron ne pouuant croire ce qu'il voyoit; & l'Iroquois

ne pouuant luy perſuader, que c'eſtoit vrayemẽt tout de bon, qu'ils auoient des penſées de la paix.

Quoy qu'il en ſoit, les Iroquois, non ſeulement ne firent aucun mal aux Hurons, mais ils ne parlerent plus que de feſtins, & de réjoüiſſance, tant la face des affaires ſe vit changée en vn moment.

Enfin, apres quelques entretiens d'amitié, vn Capitaine Iroquois s'adreſſant au Capitaine Huron, & le congediant auec honneur, luy dit, Mon Frere, *Et Sagon*, prens courage, vas faire reuerdir les campagnes des François, par les bonnes nouuelles de la paix, que nous voulons auoir auec eux, & auec tous leurs Alliez. On luy rend tout ſon bagage, & celuy de ſes gens, à la reſerue d'vne arquebuſe qui s'eſtoit égarée. Ce Capitaine Huron, ne penſant pas en-

cor estre en assurance, s'écrie, Quoy donc, oste-t'on les armes à vn homme, qui se trouue seul entre cinq cens? A mesme temps on iette à ses pieds, cent arquebuses, pour en choisir vne, en la place de la sienne, que quelque soldat auoit enleuée. Cela fait, il s'embarque, auec le peu de ses gens qui luy restoient; & auec les Ambassadeurs d'Onnontaé, pour voguer droit à la Bourgade des Trois Riuieres.

Ce Capitaine, qui est Chrestien, a dit depuis à vn de nos Peres, qu'il ne creut point auoir la vie sauue, iusques à ce qu'il vit son canot, hors la portée des mousquets de l'armée ennemie: c'est pour lors qu'il s'écria auec S. Pierre, Ie sçay maintenant que Dieu m'a deliuré de la main des Iroquois.

Nos François, qui ne sçauoient

rien, de ce qui ſe paſſoit dans le camp des Ennemis, furent bien eſtonnez, apprenans ces nouuelles. Ils ne ſçauoient quaſi, s'ils les deuoient croire: mais enfin ils ſe rendirent, quand ils eurent auis, qu'vn Capitaine Iroquois Annierhronnon, nommé Andioura, vouloit deſcendre à Quebec, pour porter des preſens à Onnontio, & l'aſſurer des volótez qu'ils auoient tous de faire vne vraye paix.

Cét homme partit des Trois Riuieres, au commencement du mois de Septembre, & auſſi-toſt qu'il fut arriué à Quebec, ayant rendu ſes premieres viſites, il expoſa ſes preſens, dont voicy la ſignification.

Le premier eſtoit, pour éclaircir le Soleil, obſcurcy par les nuages, & par les troubles de tant de guerres.

Le ſecond eſtoit vn mets, qu'il preſentoit à Onnontio, Gouuerneur des François : afin qu'eſtant repeu, il écoutaſt plus facilement les paroles de la paix, puis que les longs diſcours, ne ſont pas agreables, à ceux qui ſont à ieun.

Le troiſiéme deuoit ſeruir de cire oreille : afin que les harangues ſur vn ſujet ſi aimable, entraſſent plus nettement dans ſon eſprit.

Le quatriéme ſe donnoit pour dreſſer vne Habitation Françoiſe dedans leurs terres, & pour y former, auec le temps, vne belle Colonie.

Le cinquiéme, pour faire qu'vn meſme cœur, & vn meſme eſprit, animaſt doreſnauant, tous ceux qui ſeroient compris dans ce traité de paix.

Le ſixiéme eſtoit vn canot, ou

vn batteau, pour porter Onnontio en leur pays, quand il voudroit donner vne visite à ses Alliez.

Le septiéme portoit vne priere, à ce qu'on les laissast rembarquer en paix, pour retourner en leur pays, lors qu'ils viendroient visiter leurs amis François, Algonquins, & Hurons.

Le huitiéme, demandoit que la chasse fut commune, entre toutes les Nations confederées, & qu'on ne fit plus la guerre qu'aux Elans, aux Castors, aux Ours, & aux Cerfs, pour gouster tous ensemble les frians mets, qu'on tire de ces bons animaux.

Monsieur le Gouuerneur répondit par d'autres presens, qu'il fit expliquer par son Interprete, à la façon de ces peuples.

Le premier se donnoit, pour redresser l'esprit d'Andionra, c'est le

nom du Capitaine Iroquois, qui venoit d'exposer ses presens. Si ton esprit est encor tortu, luy dit le Truchement, voicy dequoy le redresser, afin que tes pensées soient droites.

Le second, estoit pour l'assurer, que nous n'auiõs plus qu'vn cœur auec luy, & auec tous ceux de sa Nation.

Le troisiéme, pour concourir auec eux, à dresser & applanir les chemins d'vn pays à l'autre: afin de se visiter les vns les autres, auec plus de facilité.

Le quatriéme, pour estendre vn tapis, ou vne nappe aux Trois Riuieres, où se tiendroient les conseils, & les assemblées de toutes les Nations.

Le cinquiéme, pour disposer vn lieu dans leur pays, où seroient exposez, les presens d'Onnontio.

Le ſixiéme, eſtoit pour rompre les liens, qui tenoient captif en leur pays le Pere Ioſeph Poncet, que tous les François honoroient, & qu'ils demandoient auec inſtance.

Le ſeptiéme, pour le releuer de la place, où il eſtoit couché, lié, & garotté.

Le huitiéme, pour luy ouurir la porte de la cabane, où il eſtoit logé.

Le neufiéme, pour adoucir les fatigues, qu'il deuoit ſouffrir en ſon chemin, à ſon retour.

Le dernier preſent, eſtoit compoſé de ſix capots ou eſpeces de caſaques, de ſix tapabors, & de deux grands colliers de porcelaine, qui furent offerts aux ſix Ambaſſadeurs, pour les defendre contre les iniures du temps, dans leur voyage, & pour ſoulager les pei-

nes, qu'ils deuoient ſouffrir en chemin.

Il ſe fit quelques harangues, apres la diſtribution de ces preſens. Noel Tekouerimat Algonquin, inuectiua puiſſamment contre la perfidie des Iroquois, leur reprochant qu'ils auoient tué par cinq ou ſix fois de leurs Anceſtres, à l'heure meſme qu'ils remenoiẽt des priſonniers Iroquois en leur pays, pour rechercher la paix. Que les Algonquins auoient receu auec honneur, tous les Iroquois qui les eſtoient venus viſiter en leur pays. Qu'au reſte, que s'ils auoient deſſein de contracter vne veritable alliance, ils renuoyroient pluſieurs femmes, qu'ils retenoient dans la captiuité; que ſi elles eſtoient mariées, leurs maris les pourroient ſuiure, pour demeurer auec elles au pays des Al-

gonquins ; & que ſi ce pays ne leur eſtoit pas agreable, qu'ils les pourroient remener au lieu d'où ils les auroient amenées : que c'eſt ainſi qu'en vſoient leurs Alliez, qui demeurent ſur les riuages de la mer, en l'Acadie.

Vn Capitaine Huron repartit, qu'il falloit maintenant oublier les anciennes querelles, & que ſi l'Iroquois auoit mal traité les Algonquins, qu'il leur rendoit la pareille, ayant rabaiſſé leur inſolence, par vne autre inſolence : & que le Ciel punit ordinairement au double, ceux qui abuſent de ſes faueurs dans leurs victoires.

Monſieur le Gouuerneur fit dire par ſon Truchement, qu'il auoit touſiours deſiré d'eſtre le Mediateur de la paix publique. Qu'il n'auoit point encor pris les armes contre les Iroquois, & que

s'il eut donné liberté à ses gens de les attaquer, qu'il y a long-temps que leurs Bourgades seroient reduites en cendres. Qu'ils auoient tres-bien fait de rechercher son alliance: pource qu'il se lassoit de crier si souuent; la paix, la paix. Que si presentement, on ne la faisoit pas auec sincerité, que les perfides éprouueroient la colere des François. Qu'au reste Annonhiasé, c'est Monsieur de Maisonneuue, Gouuerneur de Montreal, deuoit aborder au plutost, & qu'il amenoit quantité de soldats, pour ranger nos ennemis à leur deuoir.

Vn Capitaine Huron conclud le conseil, par vne petite harangue fort éloquente, pressant les Iroquois, de ramener au plustost le Pere Poncet. Sçachez, leur disoit-il, qu'il est le Pere des François, des Algonquins, & des Hurons;

& qu'il nous enſeigne à tous le chemin du Ciel, chacun en noſtre langue. Soyez aſſeurez que la paix, qui ſera confirmée par la deliurance d'vn tel perſonnage, ſera inuiolable de noſtre coſté; & que vous la cimenterez plus fortemẽt, en le rendant aux François, que ſi vous nous rameniez vn monde entier de Hurons, voire meſme d'autres François, ſi vous les teniez dans la captiuité.

Les harangues finies, & les preſens donnez, & acceptez de part & d'autre: on t émoigna quelques réjoüiſſances de tous coſtez, & en ſuite les Ambaſſadeurs Onnontaeronnons, & Anniehronnons, s'en retournerent en leur pays.

Tout cela ſe paſſa au mois de Septembre: mais enfin, le Pere Ioſeph Poncet paroiſſant à Quebec, le cinquiême de Nouembre,

remplit tous les cœurs des François, de ioye, & d'allegresse. Les lettres & les memoires, qui parloient de son arriuée, & des conseils tenus pour la conclusion de la paix, ont esté perdus, dans le vaisseau pris par les Anglois. Voicy deux petits mots, tirez d'vne lettre écrite à vne personne de condition, qui disent beaucoup en peu de paroles. Il a donc pleu à Dieu, d'exaucer nos prieres, & de nous rendre le bon Pere Poncet. Sept Iroquois l'ont ramené auec huit presens; qui sont les premices, de ceux que leurs Anciens doiuent apporter au Printemps, pour establir la paix generale, qui semble concluë. Le Pere Poncet assure sur sa vie, de la sincerité des intentions des Ennemis. Dieu veüille qu'il ne se trompe pas. Amen, Amen.

Ces derniers Ambaſſadeurs, voyans que la ſaiſon s'auançoit, & que les glaces les pourroient arreſter en chemin dans vn long voyage, expoſerent briéuement leur legation, donnerent leurs preſens, auec aſſurance, que la paix qu'ils faiſoient ſeroit inuiolable de leur coſté, & apres auoir pris congé de Monſieur le Gouuerneur, & receu des témoignages reciproques de la bonne volonté des François, ils leur laiſſerent le plaiſir & la ioye, qu'apporte vne paix ſi long-temps deſirée. Bon-heur que ie ſouhaitte à la France, de toute l'eſtenduë de mon cœur.

CHAPITRE VI.

De la Paix faite auec vne Nation qui habite du coſté du Sud à l'egard de Quebec.

IL ſemble que Dieu ait voulu donner, vne paix vniuerſelle, à la Nouuelle France. Plaiſe à ſa Bonté, de la rendre ſtable, & ſolide. Neuf Algonquins, de la Reſidence de ſainct Ioſeph à Sillery, eſtans allez, au mois de Nouembre, à la chaſſe du Caſtor, s'écarterent de quatre iournées, des riues du grand fleuue, du coſté du Sud-eſt, c'eſt à dire, entre l'Orient & le Midy. Comme ils marchoient, à la pointe du iour, dans ces grandes foreſts : cherchans quelques lacs, ou quelques riuieres, où les Caſtors baſtiſſent leurs maiſons:

ils rencontrerent les piſtes de quelques hommes. Ils crurent auſſi-toſt, que c'eſtoient des Iroquois. Ils marchent ſur leurs briſées, & ſur leurs traces,, quittans la chaſſe des Caſtors, pour chaſſer aux hommes. Ils doubloient le pas, mais ſans bruit, pour n'eſtre découuerts. Enfin ils trouuerent, deuant que le Soleil parut, cinq hommes endormis, dans vne cabane paſſagere, qu'ils auoient dreſſée, à la façon des chaſſeurs. Ils ſe iettent auſſi-toſt ſur leur proye. L'vn d'iceux voulãt vſer de reſiſtance, fut arreſté par vn coup de fuſil, qu'vn Algonquin luy tira dans la cuiſſe. En vn mot, ils ſe virent dans les liens des hommes, quaſi deuant que d'eſtre deliurez des liens du ſommeil.

Auſſi-toſt que nos gens eurent fait cette priſe, ils perdent la pen-

sée des Castors, ramenans ces captifs à Sillery. Or comme il y auoit en cette Residence, vn ramas de diuerses Nations, dont vne partie n'estoient pas encor Chrestiens : ils receurent ces captifs d'vne estrange façon. On les charge de coups de bastons, on leur arrache les ongles, on leur coupe quelques doigts, on leur applique des tisons de feu : bref on les traite en Sauuages, & comme des ennemis des Sauuages. Noel Tekouerimat, bon Chrestien, & Capitaine de cette Residence, ayant ouy parler ces prisonniers, dit tout haut, qu'ils n'estoient pas Iroquois, & qu'il doutoit fort, qu'ils fussent de leurs Alliez. Ils sont, disoit-il, Abnaquiois, ou voisins, & amis des Abnaquiois. Il ajoustoit, qu'estant vers les costes de la Nouuelle Angleterre, au der-

nier voyage qu'il auoit fait, au païs des Abnaquiois, il croyoit auoir veu quelqu'vn de ces visages. Cela arresta le coup de leur mort: mais il n'appaisa pas la fureur de ceux, qui estans enragez contre les Iroquois, souhaitoient d'assouuir leur vengeance sur ces pauures miserables. Et pour les faire mourir auec quelque Iustice, ils dirent, qu'il se falloit assembler pour deliberer de leur vie, ou de leur mort.

Noel, qui vit bien que la passion, & non la raison, assembloit ce conseil, ne s'y voulut pas trouuer. Les factieux ne laissent pas de passer outre; ils condamnent au feu ces pauures victimes. Nostre Capitaine Chrestien voyant ce desordre, fait des presens pour rachepter leur vie. On fait derechef vne assemblée: on donne la

vie à quatre, & on veut bruſler le cinquiéme. Mais Noel, voyant que ces aſſemblées n'eſtoient pas de toutes les Nations interreſſées dedans la guerre; s'écrie, qu'il faut tenir vn conſeil vniuerſel, de tous les principaux, qui ſe trouuoient pour lors au pays, & qu'il ne falloit pas proceder à la legere, dans des affaires ſi importans: où il s'agiſſoit de la vie des hommes, & peut-eſtre d'vne nouuelle guerre. Cét auis fut ſuiuy. On s'aſſemble, les Capitaines haranguent à leur tour. L'auis commun, & le plus vniuerſel, fut, qu'ils eſtoient tous coupables, ou tous innocens, & par conſequent qu'ils deuoient tous mourir, ou qu'il leur falloit donner la vie à tous. Là deſſus, comme la paix n'eſtoit pas encor faite auec les Iroquois, Noel Tekouerimat parle fortement, diſant

que nous auions assez d'ennemis sur les bras, qu'il ne falloit pas en multiplier le nombre ; que ces pauures gens ne venoient point en guerre; que c'estoient des Chasseurs, & qu'il les falloit renuoyer en leur pays.

Les principaux du Conseil, suiuans cette pensée, conclurent qu'il n'en falloit faire mourir aucun : & qu'il estoit à propos d'en renuoyer deux en leur pays : pour donner auis à leur Nation, de ce qui s'estoit passé. On les fit venir sur l'heure mesme dans l'assemblée : où ils parurent liez, & tous nuds, excepté leur brayer. Ils s'assirent à platte terre, pour entendre leur sentence, qui les réjouyt fort. Vn Capitaine prenant la parole, fit vne petite harangue, leur disant, qu'ils auoient tous la vie; que pas vn d'eux ne mourroit;

qu'ils estoient libres. A mesme temps, on coupe leurs liens, qu'on iette au feu, on les fait leuer debout: on leur donne à chacun dequoy se couurir: & on les exhorte à chanter, & à danser, & à se réjouyr, puis qu'ils estoient parmy leurs amis. Ce commandement fut executé sur l'heure, promptement, ioyeusement, & magnifiquement, disent les memoires, qui sont venus iusques à nous.

Apres quelque temps de réjouyssance : on en renuoya deux en leur pays, & on retint les trois autres en ostages. Leur commission contenoit trois articles, distinguez par trois petits bastons, qu'on leur mit en main. Le premier portoit, qu'on les renuoyoit pour exposer aux principaux de leur Nation, comme ils auoient esté pris, & deliurez. Le second,

qu'ils retournaſſent, au commencement de l'Eſté ſuiuant. Le troiſiéme, qu'ils retiraſſent des mains d'vne Nation, qui leur eſt amie, & voiſine, nommée Sokoueki; quelques-vns de leurs parens captifs depuis deux ans: & qu'ils les amenaſſent à Sillery, s'ils auoient deſir de contracter alliance, auec les peuples qui s'y retirent ordinairement: & que la veuë de ces captifs, adouciroit les yeux de ceux qui ne les auoient pas regardez de bonne grace, & qu'ils ſeroient le nœud de l'ancienne amitié, qu'ils auoient euë autrefois par enſemble. Ces bonnes gens ſe voyans declarez innocens, ne demanderent point reparation des torts, qu'on leur auoit faits. Ils ne ſe plaignirent point, des coups de baſtons, qu'on leur auoit donnez, ny des feux, qu'on auoit appliqués

sur leurs corps. Ils ne presserent point la restitution des ongles, qu'on leur auoit arrachez, ny des doigts, qu'on leur auoit coupez. Tous ces preludes sont comptez pour neant: pourueu qu'on n'oste point la vie; le reste passe comme vn petit ieu. Les femmes, disent-ils, en souffriroient bien autant sans mot dire.

Ils partirent au commencement de Decembre, de l'an 1652. & ils parurent sur le grand fleuue, à la fin du mois de May, de l'an passé 1653. Si tost qu'ils apperceurent la demeure des François, & des Sauuages de Sillery, ils firent resonner leurs tambours, en signe de paix, & de réjouyssance. Ils amenoient deux vieillards, des plus considerables de leur pays, chargez de presens, qui estoient comme les ordres, & les commissions,

qui leur auoient esté données. Les Algonquins accourans sur les riues du grād fleuue, & ne voyans point les captifs, qu'ils auoient demandez, furent d'abord mécontens: mais ces Ambassadeurs sçachans bien, qu'ils manquoient au point le plus important, rendirent de si fortes raisons de leur procedé: qu'ils calmerent les esprits des mécontens. Peut-estre que ces captifs estoient morts. Les memoires, & les lettres que i'ay receuës, n'en disent rien.

Les esprits estans appaisez. Ces nouueaux hostes furent appellez au conseil, le lendemain de leur arriuée. L'assemblée se tint en vne sale de nostre petite maison, où nous receuons, & où nous instruisons les sauuages. On commença par l'exhibition des presens, qu'on estendit sur vne corde, qui tra-

uerſoit toute la ſale. Ce n'eſtoient que des coliers de porcelaine fort larges, des bracelets, des pendans d'oreilles : & des calumets, ou petunoirs. Chacun ayant pris ſa place : le plus ancien de ces Ambaſſadeurs, prit la parole, diſant à toute l'aſſiſtance, qu'il venoit de déplier l'affection, & l'amitié de ceux de ſa nation, figurée ſur ces coliers ; que leur cœur eſtoit tout ouuert, qu'il n'y auoit aucun ply, qu'on voyoit dans ſes paroles, le fond de leurs ames. Et là-deſſus, tirant vn autre grand collier, il l'eſtendit au milieu de la place, diſant. Voila le chemin, qu'il faut tenir, pour venir viſiter vos amis. Ce colier eſtoit compoſé de porcelaine blanche, & violente, en ſorte qu'il y auoit des figures, que ce bon homme expliquoit à ſa mode. Voila, diſoit-il, les lacs,

voila les riuieres, voila les montagnes, & les vallées, qu'il faut passer; voila les portages, & les cheutes d'eau. Remarquez tout; afin, que dans les visites, que nous nous rendrons les vns aux autres, personne ne s'égare. Les chemins seront maintenant faciles: on ne craindra plus les embuscades. Tous ceux qu'on rencontrera, seront autant d'amis.

Cela fait, il se leue, & s'approchant des presens estendus, comme i'ay desia dit, il en donna l'explication, comme on feroit d'vn enigme, touchant les personnages du tableau, les vns apres les autres. Voila, faisoit-il, monstrant le premier present, le liure, ou le papier, où sont peints les ordres, & les commissions, que i'ay receuës de mon pays, & les affaires que i'ay à vous communi-

quer. Quiconque mépriſera, ce que porte cette peinture, ou cét écrit, merite qu'on luy caſſe la teſte.

Touchant le ſecond preſent, qui faiſoit vne grande ceinture de porcelaine. Allons mes freres, leuez-vous, ceignez-vous de cette ceinture, & allons de compagnie à la chaſſe de l'Elan, & du Caſtor.

Le troiſiéme, eſtoit compoſé de quelques baſtons de porcelaine, qu'ils portent à leurs oreilles, ſi prodigieuſement percées, qu'on y paſſe aiſément vn gros baſton de cire d'Eſpagne. Voila, s'écria-il, pour percer vos oreilles: afin que nous puiſſions nous parler les vns les autres, comme font les amis, & que nous aſſiſtions aux conſeils les vns des autres.

Le quatriéme, compoſé de ſix grands coliers, pour les ſix Na-

tions, auec leſquelles ces Ambaſſadeurs renouuelloient leurs alliances, repreſentoit les robes, dont elles ſe deuoient reueſtir. Comme nous n'auons plus qu'vn cœur, il ne faut plus qu'vne façon d'habits, ou de robes : afin que tous ceux qui nous verrõt, croyent que nous ſommes tous freres, veſtus de meſme parure; & que celuy qui en offenſera l'vn, offenſera l'autre.

Cela fait: ce bon homme s'aſſit au milieu de la place. Il prend deux grands petunoirs, faits d'vne pierre verte, belle, & fort polie, longs d'vne coudée, c'eſtoit le cinquiéme preſent. Il en remplit vn de tabac, il y met le feu, & en ſucce, ou en tire la fumée fort grauement. Toute l'aſſemblée le regardoit, ne ſçachant pas ce qu'il vouloit dire. Enfin apres auoir

bien petuné à ſon aiſe. Mes freres, dit-il, ces deux pipes, ou ces deux petunoirs, ſont à vous. Il faut doreſnauant, que nous n'ayons plus qu'vn ſouffle, & qu'vne ſeule reſpiration, puis que nous n'auons plus qu'vne meſme ame.

Et venant au ſixiéme preſent, qui conſiſtoit en des liens de porcelaine, enfilez en braſſes, & en quelques coliers. Ah! mes freres, s'écria t'il, que les liens de ces pauures priſonniers, nous ont mis en grand danger de tous coſtez! mais enfin les voila bas; le danger eſt paſſé. Vos Peres, ont autrefois contracté alliance, auec nos Anceſtres: cela s'eſtoit mis en oubly: vn mauuais rencontre, a fait du mal à nos gens, & du bien à toutes nos Nations: car nous ne nous connoiſſions plus: nous eſtions égarez, & nous voila reünis. Ouy,

mais nos pauures gens, ont les doigts coupez ? on les a baſtonnez ? on les a tourmentez ? ce n'eſt pas vous, mes freres, qui auez fait ce coup. Ce ſont ces meſchans Iroquois, qui vous ont tant fait de mal. Voſtre veuë bleſſée par ces mal-heureux, nous a pris pour des ennemis : vous nous auez frapez, croyans frapper des Iroquois. C'eſt vne mépriſe : nous n'en diſons mot.

Son diſcours finit. Noel Tekouerimat, Capitaine de Sillery, prit la parole, au nom de tous les autres Capitaines. Il remercia fort humainement ces Ambaſſadeurs, les loüant de ce qu'ils auoient de l'amour pour la paix, & pour la bonne intelligence, auec les Alliez de leurs Anceſtres. Et pourſuiuant ſon diſcours, il fit voir à toute l'aſſemblée, & notamment

tamment aux Hurons, qui s'eſtoient monſtrez fort contraires aux penſées de la paix, prenans ces priſonniers pour de vrais ennemis, combien il eſtoit important, de ne ſe point precipiter, en des affaires de telle conſequence: combien il eſtoit à propos, de renoüer l'ancienne amitié, qu'ils auoient euë auec ces peuples.

Pour concluſion: les Ambaſſadeurs, voyans qu'ils auoient eſté écoutez fauorablement, qu'on auoit agrée leurs preſens, & relaſché leurs priſonniers, ſe mirent à danſer, & à entonner vne chanſon, de toute l'eſtenduë de leur voix, & de toute la force de leur poulmon: leur chanſon ne portoit que ces trois mots: C'eſt maintenant qu'il ſe faut réjouyr, puiſque nos preſens sót acceptez. La ieuneſſe, par le cómandement

des Capitaines, se mit de la partie, pour rendre la ioye publique: les ieunes hõmes dançans à part, & les filles à part, se suiuans neantmoins les vns les autres, à la mode du pays. Ainsi se termina toute cette ceremonie.

CHAPITRE VII.

La Pauureté & les Richesses du Pays.

IAmais il n'y eut plus de Castors dans nos lacs, & dans nos riuieres : mais iamais il ne s'en est moins veu dans les magasins du pays. Auant la desolation des Hurons, les cent canots venoient en traite, tous chargez de Castor. Les Algonquins en apportoient de tous costez, & chaque année, on en auoit pour deux cens & pour

trois cens mil liures. C'eſtoit-là vn beau reuenu, dequoy contenter tout le monde, & dequoy ſupporter les grandes charges du pays.

La guerre des Iroquois a fait tarir toutes ces ſources. Les Caſtors demeurans en paix, & dans le lieu de leur repos. Les flottes de Hurons ne deſcendent plus à la traite. Les Algonquins ſont depeuplez : & les Nations plus eſloignées, ſe retirent encore plus loin, craignans le feu des Iroquois. Le magaſin de Montreal, n'a pas achepté des Sauuages vn ſeul Caſtor, depuis vn an. Aux Trois Riuieres, le peu qui s'y eſt veu, a eſté employé pour fortifier la place, où on attendoit l'ennemy. Dans le magaſin de Quebec, ce n'eſt que pauureté; & ainſi tout le monde a ſujet d'eſtre mécontent, n'y

ayant pas de quoy fournir, au payement de ceux, à qui il eſt deu: & meſme n'y ayant pas de quoy ſupporter vne partie des charges du pays, les plus indiſpenſables.

Les riuieres les plus profondes, & les plus riches de la terre, ſeroient bien-toſt à ſec, ſi leurs eaux s'eſcoulans dans la Mer, les ſources n'en fourniſſoient plus de nouuelles. Les Villes, & les Prouinces plus proches de la Mer, qui en auroient eſté autrefois les plus richement arrouſées, auroient tort de ſe plaindre, des Prouinces plus voiſines des ſources, comme ſi elles retenoient toutes les eaux pour elles, & les enuoyoient au public.

Ce ſont les Iroquois, dont il ſe faut plaindre: car ce ſont eux, qui ont arreſté les eaux dedans leurs ſources. Ie veux dire, que ce ſont eux qui empeſchent tout le com-

merce des Castors, qui ont toûjours esté les grandes richesses de ce pays.

Mais maintenant, si Dieu benit nos esperances, de la paix auec les Iroquois, on fera bonne guerre aux Castors, & ils trouueront le chemin des magasins de Montreal, des Trois Riuieres, & de Quebec, qu'ils ont oublié depuis ces dernieres années. Les Nations superieures descendront auec ioye, & apporteront les Castors, dont ils ont fait amas depuis trois ans.

Ce Printemps, trois canots arriuerent aux Trois Riuieres, de l'ancien pays des Hurons, ou plutost du profond des terres, les plus cachées de ces costez-là : où diuerses familles se sont retirées hors le commerce de tout le reste des hommes, crainte que les Iro-

quois ne les y allassent trouuer.

Ces trois canots, conduits par vn Sauuage Chrestien, estoient de quatre Nations differentes, qui nous ont apporté d'excellentes nouuelles. Sçauoir, qu'ils s'assemblent, en vn tres-beau pays, enuiron à cent cinquante lieuës, plus loin que les Hurons, tirans vers l'Occident, au nombre de deux mille hommes, & qu'ils doiuent venir de compagnie le Printemps prochain, apporter grand nombre de Castor, pour faire leur trafic ordinaire, & pour se fournir de poudre & de plomb, & d'armes à feu; afin de se rendre plus redoutables aux ennemis.

De plus, toute nostre ieunesse Françoise, est en dessein d'aller en traite, trouuer les Nations dispersées, çà & là, & ils esperent d'en reuenir chargez, des Castors de

plusieurs années.

En vn mot, le pays n'est pas depeuplé de Castors, & ce sont ses mines d'or, & ses richesses; qu'il n'y a qu'à puiser dans les lacs, & dans les ruisseaux: où il y en a d'autant plus, qu'on en a moins pris ces dernieres années, craignant de s'écarter, & d'estre pris des Iroquois. Ces animaux d'ailleurs se multiplians en grande abondance.

Pour ce qui est de la fertilité des terres, elles sont icy de bon rapport. Les grains François y viennent heureusement: & nous pouuons en cela, nous passer des secours de la Frãce, quelque nombre que nous soyons icy. Plus qu'il y aura d'habitans, plus serons-nous dans l'abondance.

Le bestail, & les lards, sont vne douceur au pays, qu'autrefois on

n'oſoit eſperer. Le gibier y foiſonne; & la chaſſe des Orignaux, n'eſt pas pour y manquer.

Mais l'anguille y eſt vne manne, qui ſurpaſſe tout ce qu'on en peut croire. L'experience & l'induſtrie nous y a rendus ſi ſçauans, qu'en vne ſeule nuit, vn ou deux hommes, en prendront des cinq, & ſix milliers: & cette peſche dure deux mois entiers; dont on fait prouiſion abondamment pour toute l'année: car l'anguille eſt icy d'vne excellente garde, ſoit ſechée au feu, ſoit ſalée: & elles ſont beaucoup meilleures, que toutes les anguilles de la France.

La peſche du Saumon, & de l'Eſturgeon, y eſt tres-abondante en ſa ſaiſon. Et à vray dire, c'eſt icy, le Royaume des eaux & des poiſſons.

Le pays eſt tres-ſain, on y voit

fort peu de maladies. Les enfans y sont & tres-beaux, & tres faciles à éleuer. C'est vne benediction particuliere.

Chapitre VIII.

La porte fermée à l'Euangile, semble s'ouurir plus grande que iamais.

LE plus grand mal qu'ait fait la guerre des Iroquois, c'est d'auoir exterminé nos Eglises naissantes, desolant le pays des Hurons, dépeuplant les nations Algonquines; faisant mourir cruellement & les Pasteurs, & le troupeau: & empeschant qu'on ne passast plus outre, aux Nations éloignées, pour en faire vn peuple Chrestien.

Maintenant, cette paix nouuelle, nous ouurira vn grand chemin,

vers les Nations ſuperieures, dont la guerre nous auoit chaſſé. Le zele de nos Peres, les y porte deſia auec amour, & auec ioye, comme au centre de leurs deſirs.

Mais ce qui les anime dauantage, & ce qui ſera vn moyen bien puiſſant, pour conſeruer la paix auec les Iroquois, c'eſt l'ouuerture que Dieu nous donne, pour aller faire vne Reſidence au milieu du pays ennemy, ſur le grand lac des Iroquois, proche des Onnontaeronnons. Le chemin en eſt tres-aiſé, n'y ayant que deux cheutes d'eau, où il faut mettre pied à terre, & faire vn portage qui n'eſt pas long: où il ſeroit facile de faire quelque petit reduit, pour auoir le commerce libre, & pour ſe rendre maiſtres de ce grand lac: d'où par apres on peut aller aux Nations éloignées, & meſme

dans l'ancien pays des Hurons; ſans nous voir obligez à ces peines inconceuables, que nous auons pris autrefois, de porter & canots, & bagage ſur nos épaules, pour éuiter les precipices d'eau, & les torrens impetueux, qui ne ſont pas nauigables.

Les Iroquois Onnontaeronnons, nous inuitent eux-meſmes, & nous attirent par preſens: ils nous ont deſigné la place, & nous en ont fait vn recit, comme d'vn lieu le plus heureux qui ſoit en toutes ces contrées. Il le ſera, plus mille fois qu'ils ne le croyent, ſi Dieu acheue cét ouurage, & ſi les Anges tutelaires des peuples qui ſont à conuertir, nous aident en ce deſſein. Car à vray dire, ce ſeroit-là le cœur d'vne terre, qui doit deuenir ſainte, puis qu'elle eſt racheptée du ſang du Fils de

Dieu, & qu'il eſt temps qu'il y ſoit adoré. Nous demandons pour ce ſujet des ouuriers, que nous attendons par le premier embarquement.

CHAPITRE DERNIER.

Recueil tiré de diuerſes Lettres apportées de la nouuelle France.

LE païs des Hurons, qui nourriſſoit trente à trente cinq mille ames, dans l'eſtenduë de dix-ſept à dix-huit lieuës ſeulement, ayant eſté pillé, ruiné, bruſlé: ceux qui ſont échappez de ce grand naufrage, ſe ſont retirez en diuerſes Nations. Vn bon nombre s'eſt venu ietter entre les bras des Frãçois, & notamment des Peres de noſtre Compagnie, qui les ont ſi fortement ſecourus, qu'on écrit,

qu'ils auoient, cét Eté dernier, enuiron trois cens arpens de terre, enſemencé de leurs bleds d'Inde, c'eſt à dire, qu'il a fallu abbattre trois cens arpés de bois: pour faire cette grande explanade, tres-vtile à cette nouuelle Colonie, qui a maintenãt dequoy ſe nourrir: mais non pas encor dequoy ſe couurir. Il eſt vray, que Dieu qui a ſoin des petits oyſeaux, ne les a pas mis en oubly: car des perſonnes de pieté, & de vertu, leurs ayans enuoyé, par aumoſnes, quelques couuertures, on les a diuiſées en quatre: pour couurir quatre petits orphelins de chacune. D'autres ſouhaittans de faire porter leurs noms, à quelques nouueaux conuertis, leur ont fait tenir quelques preſens, qui ont ſeruy d'habits, au pere, & à la mere, & quelquefois à tous leurs enfans.

I'ay leu ce qui suit, dans vne lettre, écrite par vne bonne Mere Vrsuline. Nous auons appris, que nostre Seminariste Huronne, qui fut prise, il y a enuiron dix ans, par les Iroquois : estoit mariée en leur pays. Qu'elle estoit la maistresse dans sa cabane, composée de plusieurs familles. Qu'elle prioit Dieu tous les iours, & qu'elle le faisoit prier par d'autres : ce qui paroist d'autant plus estonnant, qu'elle n'auoit qu'enuiron treize, ou quatorze ans, quand elle fut enleuée par ces Barbares. Nous auons sa sœur en nostre maison, qui est vne ieune vefue, d'vne modestie rauissante, fort addonnée à l'oraison : elle en fait tous les iours autant que les Religieuses : elle est dans vne presence de Dieu, quasi continuelle : & son esprit est si éclairé, & si remply de lumieres,

& de raiſons, pour l'exercice de la vertu : qu'on void bien, qu'elle eſt gouuernée, par vn Eſprit plus haut, & plus ſublime, que l'eſprit humain.

Les pere, & mere, de l'vne de nos Seminariſtes (que la pauureté, nous contraint, de tenir en vn fort petit nombre) eſtans venus voir leur fille, âgée d'enuiron dix ans, luy dirent, que la paix ſe faiſant auec les Iroquois, ceux qu'il auoit connu en ce pays-là, où il auoit eſté captif, l'inuitoient d'y aller demeurer, auec toute ſa famille: & là-deſſus, ils luy demanderent, ſi elle ne ſeroit pas bien aiſe d'eſtre de la partie, & de ſuiure ſon pere, & ſa mere. Comment donc, répondit-elle, n'eſtes-vous point honteux, de vouloir quitter le pays de la priere, pour aller en vn lieu, où vous ſerez en danger, de

perdre la Foy ? Ne ſçauez-vous pas bien, que les Iroquois ne croyent pas en Dieu, & qu'eſtans parmy eux, vous viuerez comme eux ? Allez, ſi vous voulez, en ce miſerable pays : mais ie ne vous ſuiuray pas, ie ne quitteray iamais les filles ſaintes, ſi vous m'abandonnez. Ses parens, honorans ſon courage, l'aſſurerent qu'ils ne s'éloigneroient pas de la maiſon de priere.

Les ſaints Peres, parlans de la chaſteté, la font paſſer, pour vne vertu deſcenduë des Cieux : pour vne beauté, inconnuë à la nature : & pour l'vne des plus belles filles, ou des plus beaux fruits de la grace. Ce fruit commence à paroiſtre, dans les vergers de ces nouuelles Egliſes. I'apprends qu'vn ieune Huron, âgé d'enuiron trente ans, fortement ſollicité, depuis

quatre

quatre ans, de se marier: a toûjours resisté. Enfin, comme ses proches, le pressoient extraordinairement, par des considerations puissantes: il alla trouuer l'vn des Peres, qui ont soin de cette Eglise, & luy dit ce peu de paroles. Mon Pere, on me dit tous les iours, marie toy; quelle est ta pensée? determine moy. Le Pere luy repartit, qu'il n'estoit pas defendu de se marier: qu'il le pouuoit faire. Oüy, mais repart le ieune homme, lequel des deux est plus agreable à Dieu; de se marier, ou de ne se pas marier? Le Pere luy répondit, que ceux qui renonçoient aux plaisirs de la terre, pour mieux seruir IESVS-CHRIST, luy estoient plus agreable. C'est assez, replique ce bon Neophyte, il ne faut plus me parler de maria-

ge. Adieu mon Pere, ie n'auois que ce mot à te dire.

Le Pere, qui nous a fait part de cét entretien, adjouſte, qu'ayant, certain iour, rencontré vne vefue aſſez ieune, venant du trauail : luy dit, la voyant fort mal veſtuë, marchant pieds nuds, à cauſe de ſa pauureté. Ieanne, (c'eſt le nom qu'elle a receuë au Bapteſme) la peine que tu prends, pour nourrir tes pauures enfans, me fait croire, que tu ſerois bien ſoulagée, ſi tu prenois quelque bon mary, qui te ſecourût. La pauure femme répondit par les yeux, verſant beaucoup de larmes. Helas, fit-elle, où trouueray-ie vn mary, ſemblable à celuy que i'ay perdu? Il faut confeſſer, luy dit le Pere, que c'eſtoit vn grand homme de bien : mais il n'eſt pas impoſſible d'en trouuer vn ſemblable, qui te

ſecoure autant que celuy que Dieu t'auoit donné. Il n'importe, répond-elle, ie ne veux pas me remarier. Il y a long-temps, que i'aurois veſcu comme ſœur, auec mon mary, ſi on m'eut permis de faire ma volonté. Le deſir que i'ay de me ſauuer, m'éloigne du mariage. Oüy, mais tu ne laiſſeras pas de te ſauuer eſtant mariée? Il eſt vray: mais ie ne ſerois pas ſi agreable à IESVS-CHRIST. Luy as-tu promis, de ne te plus remarier? non pas: mais i'ay deſſein la premiere fois que ie me communieray, de luy dire ces paroles. Mon Dieu, ie renonce aux plaiſirs du mariage. Ie prefere ton plaiſir au mien. Les plaiſirs d'icy bas ſont courts, ceux du Ciel ſont eternels. Ceux qui ne gouſtent pas, les bons ſentimens des Sauuages,

diront que celuy-cy, vient plutoſt de l'eſprit de Dieu, que de l'eſprit d'vn Sauuage.

Comme les bons arbres, produiſent de bons fruicts : cette genereuſe Chreſtienne a vne fille, qui ſuit les ſaintes inclinations de ſa bonne mere. Cette enfant demeure auec les Religieuſes hoſpitalieres, ſeruant d'Interprete aux pauures Hurons malades ; dont il y en a eu bon nombre toute l'année, dans cette maiſon de miſericorde. Elle a l'eſprit ſi bon, qu'elle a appris en moins de deux ans, la langue Françoiſe, & en ſuitte, à lire & à écrire : en ſorte, qu'elle deuance les petites Françoiſes. Elle eſt d'vn ſi bon naturel, que iamais elle ne s'excuſe, dans la correction de ſes petits deffauts : & ſi on accuſe quel-

qu'vne de ſes compagnes, elle dit, pour l'ordinaire, que c'eſt elle qui a fait la faute : & qu'elle n'a point d'eſprit. Il n'y a pas long-temps, qu'elle a fait ſa premiere Communion ; & pour preuue, qu'elle connoiſſoit celuy qui la venoit viſiter, elle s'offrit d'elle-meſme à luy, le ſuppliant de la retenir en ſa maiſon, & de luy faire la grace d'eſtre Religieuſe. Elle a vne ſi forte creance, qu'il luy accordera cette faueur, qu'elle ne veut iamais ſortir du Monaſtere, où elle eſt : pour aller voir ſa bonne mere, & ſes parens, qui ne ſont qu'à deux lieuës de Quebec. Et s'ils la viennent voir, elle a ſi peur, qu'ils ne luy parlent, de mettre le pied hors de cét Hoſpital, qu'elle les expedie en quatre paroles. Ce qui eſt peu ordinaire à des enfans : mais

celuy qui dõne le poids aux vens, & qui ſe plaiſt dans l'innocence, rend leurs cœurs ſolides, & leurs langues diſertes, quand il luy plaiſt.

Diſons en paſſant, puis que nous parlons de l'Hoſpital, ce que i'ay leu dans vn bout de lettre, qu'vn Sauuage fort opiniaſtre, & fort éloigné de la Foy, ayant eſté porté en cette maiſon de Dieu, pour y eſtre penſé, fut ſi ſurpris, & ſi eſtonné, voyant la douceur, la bonté, la modeſtie, & la charité de ces bonnes Meres, qu'il ne faiſoit autre choſe, que de reïterer ces paroles; Mais, que pretendent ces filles, qu'attendent-elles de ces malades qui n'ont rien? elles dõnent leurs viures, leurs moyẽs, leur trauail, auec tant de bonté, & on ne leur donne rien! Il faut

bien, qu'elles eſperent d'autres biens, apres cette vie? ces penſées liquefierent ce cœur de fer, qui ſe rendit, & s'eſtant fait Chreſtien, il fit paroiſtre, que la charité eſtoit vn bon Predicateur.

Mais pour dire encor deux mots de la pureté, qui s'eſtablit dans quelques ames d'élite. Vne autre ieune veufue, paroiſt ſi retirée, depuis la mort de ſon mary, que meſme, elle ne répond aucun mot aux hommes, qui ſeroient capables de luy parler de mariage. Le Pere, qui a ſoin de ſon ame, en voulant ſçauoir la raiſon: elle la rendit en ces termes. Il y a long-temps, que i'ay promis à Dieu, que iamais plus ie ne me marierois. C'eſt pour ſon honneur, & non pour mon contentement, ce que i'en fay. C'eſt aſſez veſcu auec les

hommes, ay-je dit en moy-meſme: Ie ſçay bien que ie ſuis encor ieune, & que ie ſuis capable d'auoir des enfans, qui ſeroient mon ſoutien: ie me priue volontiers de cét appuy. Il n'importe que ie ſois pauure; mais il importe que i'ayme Dieu. Ie n'ay qu'vne petite fille, c'eſt mon enfant vnique: i'ay dit ſouuent à Noſtre Seigneur, la voila: ſi tu me la veux oſter, ie ne laiſſeray pas de t'aymer: ie ne ſouhaite ſa vie que pour te ſeruir. Qu'on en die ce que l'on voudra, ce langage du cœur, eſt eloquent deuant Dieu. Si quelques hommes ne le gouſtent pas, quantité d'Anges y prennent plaiſir.

Voicy vne deuotion bien innocente. Quelques femmes Huronnes, ſont entrées dans vn combat, à qui rendroit plus d'honneur

à la ſainte Vierge, & par leur bonne vie, & par les prieres qu'elles luy adreſſoient, notamment en recitant ſon Chapelet. Il y en a telle, qui s'endormant l'*Aue Maria* en la bouche, la continuë à ſon réueil, comme ſi le ſommeil ne l'auoit point interrompuë. Et afin que le nombre de fois qu'elles le diſent, ſoit honorable à leur bonne Mere: elles mettent à chaque fois, vne de leurs perles, ou de leurs diamans à part; ce ſont leurs grains de porcelaine. Elles apportent tous les Dimanches, au Pere qui les conduit, le petit amas qu'elles ont fait pendant la ſemaine: afin de tirer de ce magaſin, dequoy faire vne Couronne, & vne Echarpe, à la façon du pays, à l'image de la ſainte Vierge. Le Pere a marqué dans vn papier,

qu'il s'eſt trouué cinq mille de ces perles, depuis l'Aſſomption, iuſques au quinziéme d'Octobre. Ie m'aſſure, que tous ceux qui ſont enrolez en la Confrairie du Roſaire, ne recitent pas ſi ſouuent leur Chapelet, que ces bonnes Neophytes.

Il faudroit maintenant parler de la Reſidence de ſaint Ioſeph à Sillery. De la Reſidence des Trois Riuieres. De la Miſſion de ſainte Croix à Tadouſſac. De la Miſſion de S. Iean en la nation des Porcs-Epics. De la Miſſion des Poiſſons blancs. De la Miſſion des Abnaquiois. Des peuples appellez les Nipiſiriniens ; les Piskitang : les Algonquins de la petite Nation, & autres, qu'on a commencé d'inſtruire en la foy : mais ie n'ay pas aſſez d'inſtruction pour parler en

détail de tous ces peuples & de toutes ces Nations. Ie rapporteray quelque petite choſe, de ce qui eſt venu entre mes mains.

Vne femme, nommée Geneuiefue, ayant vn fils malade, âgé d'enuiron huit à neuf ans, fit tout ſon poſſible, pour luy faire recouurer la ſanté, ou pour le diſpoſer à vne ſainte mort, en cas que Dieu le voulut retirer de ce monde. Elle ſollicitoit les Religieuſes Hoſpitalieres, & les Vrſulines, de prier inceſſamment pour luy : Elle importunoit ſouuent nos Peres, les priant de le viſiter, & de le fortifier : en vn mot, de faire en ſorte, qu'il allaſt droit au Ciel, ſans rien rencontrer en ſon chemin qui l'arreſtat. Elle auoit cette penſée en l'eſprit, que Dieu ſollicité par les prieres de ſes amis, & touché

de compaſſion, à la veuë des bonnes diſpoſitions de ſon enfant, luy rendroit la ſanté, ou s'il le vouloit appeller à ſoy, qu'il le deliureroit, des peines qu'on ſouffre pour l'ordinaire, apres la mort. Ce motif luy donnoit vn ſoin ſi violent, & de l'ame, & du corps de cét enfant fort innocent, qu'elle ſe rendoit importune à tout le monde, & à ſon fils meſme : luy demandant, s'il n'oublioit rien en ſes Confeſſions, & s'il auoit douleur de ſes pechez. Ce pauure enfant, luy diſoit par fois, ne vous attriſtez point, ma mere, mon cœur n'eſt pas méchant, il n'a rien qui le puiſſe gaſter : i'ay dit au Pere, tout ce qu'il y auoit de mauuais. Or comme la maladie augmentoit tous les iours : Quelques Iongleurs, ou Medecins du pays, pa-

rens de la mere de cét enfant, luy dirent, qu'ils trouueroient bien le moyen de guerir le malade. Elle fit au commencement la sourde oreille: voyant bien, qu'ils se vouloient seruir de leurs superstitions, & de leurs badineries ordinaires: mais enfin, se voyant pressée, le grand amour, qu'elle auoit pour la santé de son fils, qui estoit son enfant vnique, la fit dissimuler, & à demy condescendre à leurs volontez. Ils abordent doucement cét enfant, luy demandent s'il ne seroit pas bien aise de guerir: il répond qu'ouy; il faut donc, repartent-ils, que vous permettiez qu'on vous chante, & qu'on dresse vn Tabernacle, pour consulter les Genies de l'air, touchant vostre mal. Non pas cela, dit-il, non pas cela. Et se tournant

vers sa mere, il s'écrie, ie ne veux point aller en Enfer. Ces choses sont deffenduës : en vn mot, il fit voir, par gestes, & par paroles, qu'il abhorroit toutes ces superstitions: mais comme ce n'estoit qu'vn enfant, & qu'il perdoit ses forces, & sa vigueur, ces Iongleurs passerent outre. Ils luy pendent au col, trois petits rondeaux faits de brins de porc-epic de la grandeur d'vn petit ietton, disans que son mal caché dans les intestins, estoit de mesme grandeur, & qu'il le falloit faire sortir. Ils luy demandoient soigneusement, s'il ne voyoit rien dans ses songes, auquels tous ces Barbares ont grande creance. Il répondit, qu'il auoit veu vn canot. Aussi-tost, on luy en fit faire vn petit, qui luy fut apporté, afin de contenter le genie, ou

le Demon des ſonges. Remarquez que tout cela ſe faiſoit en cachette, dans la profondeur de la nuit, de peur que les Peres, n'en euſſent connoiſſance. Enfin comme ces remedes n'auoient aucun effet, les Iongleurs prennent leurs tambours, ils hurlét, ils chantent, ils ſoufflent le malade, ils font feſtin d'vn chien roux, pour arreſter le cours de ſa maladie: mais au lieu de ſoulager ce pauure enfant, ſa fiévre redouble auec vne telle vehemence, qu'il s'écrie, qu'il brûle, qu'il ſent deſia le feu de l'Enfer, & qu'on le tuë. A ces cris, ces beaux medecins ſe retirent, la mere épouuantée, ouure les yeux, paſſe le reſte de la nuit en pleurs, & en larmes, tranſpercée de douleur, d'auoir donné quelque creance à ces charlatans, & à ces trompeurs.

Le Pere qui a ſoin de ce quartier, arriuant le matin, pour voir le malade : cette pauure femme, l'aborde, & luy dit en pleurant. Mon Pere, allons à la Chapelle, ie deſire de me confeſſer : à peine y fut-elle entrée, qu'elle ſe iette par terre, verſant quantité de larmes, pouſſant tout haut ces paroles entrecoupées de ſanglots. C'eſt moy qui fay mourir mon fils. Ce ſont mes pechés qui luy oſtent la vie. C'eſt moy qui le tuë. Ie ſuis coupable, & il eſt innocent. Ie merite la mort ; & il merite de viure, fut-il ainſi, que ie mouruſſe, & non pas luy : car il eſt bon, & ie ſuis meſchante. I'ay faché celuy qui a tout fait, que feray-ie pour l'appaiſer ? & ſe tournant vers le Pere, elle tire vn grand collier de porcelaine de ſon ſein, & luy dit, voila pour appaiſer

paiſer celuy que i'ay faſché, offre luy ce preſent par les mains des pauures : prie pour moy mon Pere, afin que mes pechés, ne ſoient point imputés, à mon enfant : & que la porte du Ciel, ne luy ſoit point fermée. Ie luy preparois vne belle robe de caſtor, ie te l'apporteray mon Pere, & tu la penderas en quelque lieu, dedans l'Egliſe : elle parlera pour moy, & fera voir à tout le monde, mon peché, & ma repentance.

Enfin ſon pauure petit Eſtienne, c'eſt ainſi qu'il s'appelloit, mourut ſainctement. Cette pauure mere le baiſant apres ſa mort, luy diſoit, pardonne moy mon fils, c'eſt moy qui t'ay fay mourir par mes pechés, pardonne à ta mere, elle a peut-eſtre, ſaly ta pauure

ame, permettant ces sotises, & ces superstitions, sur ton petit corps. Ie crains que cela ne t'empesche, l'entrée du Paradis. Et le voulant, elle-mesme enseuelir, elle luy ioignit ses deux petites mains, comme s'il eut prié Dieu : mettant son Chappelet à l'entour, & son petit Crucifix entre ses doigts. Voila mon fils, luy disoit-elle, l'image de celuy qui a netoyé tes pechés. C'est luy qui te logera dans sa maison, où iamais plus tu ne pourras mourir.

Voicy vne grace bien particuliere arriuée, à vne bande de bons Chrestiens, qui voguoient sur le grand fleuue, sur la fin de l'Hyuer. Les glaces les entourans de tous costez, & se jettans les vnes sur les autres: en sor-

te qu'ils ne voyoient aucun moyen d'eſchapper, attendans à tous momens vn debris, de leur petit vaiſſeau: le Pere qui les accompagnoit ; voyant bien que ſans vn ſecours du Ciel, c'eſtoit fait de leurs vies: les fit mettre en priere. Choſe eſtrange, vous euſſiés dit, que leur oraiſon écartoit ces grands corps de glaces, & les faiſoit fuir, pour leur donner paſſage: le coup fut ſi ſoudain, qu'il les eſtonna tous. Et pour marque, que c'eſtoit vne faueur extraordinaire, l'effet fut grand pour leurs ames, auſſi bien que pour leurs corps, dautant que ce prodige, les rendit plus fermes à la Foy, & augmenta fortement leur confiance en Dieu.

Ce qui ſuit n'eſt pas moins

étonnant. Vn Chreſtien malade à la mort, fut prié, ſollicité, & preſſé, par ſes parens, & par ſes amis, de ſe laiſſer penſer à la façon des Sauuages: c'eſt à dire, auec des cris, des hurlemens, & des tambours, dont ſe ſeruent les Iongleurs, croyans par ce tintamarre, épouuanter le Manitou, qui oſte la vie aux hommes. Ce bon Neophyte les rebuta, diſant, qu'il aymoit mieux mourir, que de ſouffrir ces badineries, & ces ſuperſtitions, plus propres à faire mourir vn malade, qu'à le guerir: mais comme il vid, que ces Iongleurs, ſe diſpoſoient à le ſouffler, mal-grê ſes reſiſtãces, il ſe ſeruit du peu de force qui luy reſtoit, pour ſortir de la cabane, & pour ſe traiſner dans le bois. Choſe eſtrange à meſure qu'il

qu'il s'éloigne de ces Sorciers, il s'approche de la ſanté : en ſorte qu'il fut guery quaſi en vn inſtant, auec vne ioye de ſon cœur, & vn étonnement de tous ceux qui le tenoient pour mort.

Ce que ie vay dire, eſt digne d'eſtre ſceu. Deux ieunes filles Chreſtiennes, ſe voyans pourſuiuies, par deux ieunes hommes, ſe iettent dans les foreſts, qui couurent ce grand pays : elles coururent ſi fort, & entrerent ſi auant, dans ce pays perdu : qu'elles furent deux mois ſans paroiſtre. On les cherche, on les appelle, point de nouuelles, la peur les auoit ſi bien éloignées qu'on les tenoit pour mortes : car n'ayãt porté aucun viure, auec elles, chacun croyoit, que la faim les auroit égorgées.

Enfin apres auoir bien courru, & bien marché dans ces grands bois, elles se trouuerent sur les riues, de la grand' Riuiere de S. Laurens, où ayant apperceu vn vaisseau François, qui montoit à Tadoussac, elles appellerent, & firent signe, qu'on les embarquast, ce qui fut fait.

Bref elles arriuerent en bonne santé au logis de leurs parens: n'ayans vescu, tout ce temps-là, que de racines, & de petits fruicts Sauuages, qu'elles trouuoient dans les bois. *Non in sole pane viuit homo*, ces paroles, pouuoient estre prises au pied de la lettre à leur égard.

Vne autre ieune fille, ne se ietta pas dans ce danger, mais elle y ietta vn impudent qui la pressoit

auec violence : car prenant vn couſteau en main, elle luy alloit planter dans la gorge, ou dans le ſein, ſi ſa mere accourant, n'eut retenu ſon bras.

Le Pere qui a eſté en Miſſion dans le lac de S. Iean, dit, qu'vne fille le vint prier, de luy donner le Bapteſme. Il luy demande, ſi quelqu'vn de nos Peres, l'auoit inſtruite; elle dit que non, & qu'elle n'a iamais veu, de gens faits comme nous, portans des robes noires : mais qu'elle a demeuré auec des Chreſtiens, qui luy ont appris à prier Dieu, & qui luy ont fait connoiſtre l'importance du Bapteſme. Le Pere voyant ſa candeur, ſon zele, ſon aſſiduité, & ſa perſeuerance à demander cette grace, ne luy oſa refuſer. On a accordé cette meſme faueur à enui-

ron vne centaine de Sauuages, de ceux qui trafiquent ordinairement en ce quartier-là.

FIN.

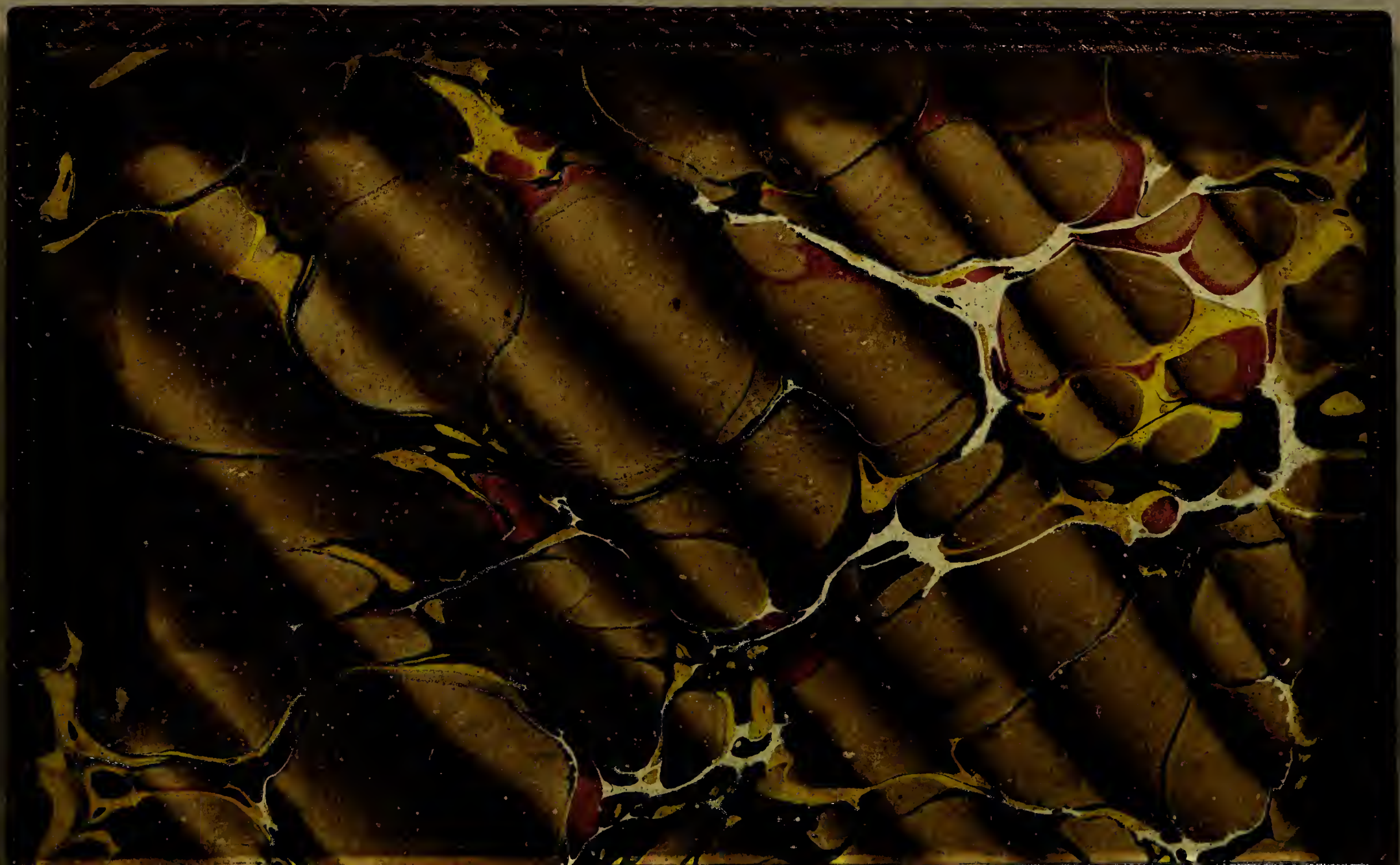
Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy donné à Paris, & signé CRAMOISY, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Bourgeois, ancien Eschevin, & ancien Iuge Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de* IESVS, *au Pays de la Nouuelle France, és années* 1652. *&* 1653. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France*, & ce pendant le temps & espace de neuf années consecutiues, auec defenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement, ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation, & de l'amende portée par ledit Priuilege.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS FRANÇOIS ANNAT Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Bourgeois, ancien Eſcheuin & ancien Iuge Conſul de cette Ville de Paris, l'impreſſion des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 10. Feurier 1654.

FRANÇOIS ANNAT.

0454

EA654
L551r
c